

ANNEE 1962

CONJONCTION

No. 83

Ferdinand Brunot — Des causes qui amènent l'extension d'une langue
hors de son domaine

COURRIER DE FRANCE

Une nouvelle Revue « *Le Français dans le monde* »
« *Hannibal* » de *Gabriel Audisio*

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Anthologie de la poésie jacmélienne, *par Maurice A. Lubin*
Manuel illustré de la littérature haïtienne, *par Pradel Pompilus*
et les Frères de l'Instruction Chrétienne

CHRONIQUE

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI.

PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1962

CONJONCTION

No. 83

Ferdinand Brunot — Des causes qui amènent l'extension d'une langue
hors de son domaine

COURRIER DE FRANCE

Une nouvelle Revue « Le Français dans le monde »
« Hannibal » de Gabriel Audisio

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Anthologie de la poésie jacmélienne, *par Maurice A. Lubin*
Manuel illustré de la littérature haïtienne, *par Pradel Pompilus*
et les Frères de l'Instruction Chrétienne

CHRONIQUE

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

PORT-AU-PRINCE

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.

Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.

Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.

Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

« CONJONCTION » n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

CONJONCTION

REVUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI

Rond Point de la Liberté — Cité de l'Exposition — Port-au-Prince

ABONNEMENT ANNUEL : 6 numéros

Haïti \$ 3.00

France et étranger \$ 3.50

LE NUMERO SEPRE :

Haïti Gdes. 3.00

Etranger \$ 0.70

DEPOSITAIRES :

HAÏTI : Librairies et Institut Français.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE : Dépositaire Exclusif : Editions de l'Union Française, 3, Rue Blaise-Desgoffe. Paris VIème.

CANADA : Benoît Baril — 4234, Rue de la Roche — Montréal.

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés

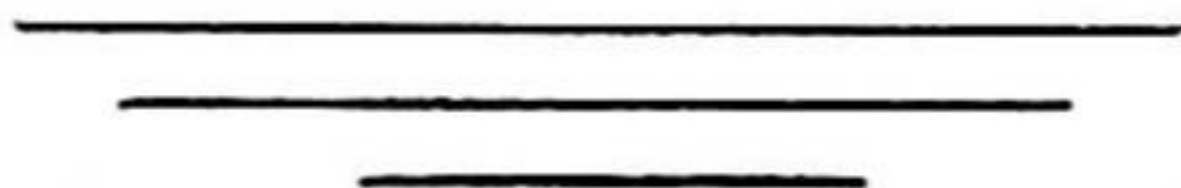
au Directeur de l'Institut Français

P. O. Box B-131 — Port-au-Prince, Haïti

Téléphone : 2057

SOMMAIRE

Ferdinand BRUNOT	— <i>Des causes qui amènent l'extension d'une langue hors de son domaine.....</i>	5
COURRIER DE FRANCE		
	Une nouvelle Revue « Le Français dans le monde ».....	17
	« Hannibal » de Gabriel Audisio.....	21
LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI		
	Anthologie de la poésie jacmélienne..... <i>par Maurice A. Lubin.....</i>	22
	Manuel illustré de la littérature haïtienne,..... <i>par Pradel Pompilus et les Frères de l'Instruction Chrétienne.....</i>	45
	CHRONIQUE.....	46



DES CAUSES QUI AMENENT L'EXTENSION D'UNE LANGUE HORS DE SON DOMAINE (1)

Par Ferdinand BRUNOT

Nous connaissons des extensions de ce genre dans l'Antiquité : celle du grec, celle du latin ; dans le haut Moyen-Age, celle de l'arabe.

Mais si les faits sont établis et les résultats assurés, en revanche il est assez difficile, soit de suivre la chronologie du mouvement, soit d'en démêler les causes. Ainsi, en ce qui concerne la romanisation de la Gaule et même de l'Italie.

L'école des maîtres qui nous ont précédés, inclinait à la croire très rapide et n'hésitait pas à déclarer qu'en Gaule les parlers indigènes avaient disparu dès le II^e siècle. Aujourd'hui on en a rabattu de cette témérité et on est porté à reculer la date jusqu'au Ve siècle.

Quant aux causes, on peut dire que nous les supposons, ou que nous les déduisons de faits historiques, économiques, religieux, mais sans savoir positivement, par des textes qui nous informent directement, quelle a pu être l'action de chacun des facteurs d'assimilation.

Nous considérons d'abord le fait primordial, la conquête suivie d'annexion. Mais cette conquête qui n'entraîne pas d'occupation militaire, qui aboutit seulement à faire entrer des indigènes des Gaules dans des formations de l'armée romaine, quelle influence eut-elle ? Nous ignorons même en quelle langue les *alae* de cavalerie auxiliaire étaient commandées. Or dans des temps plus modernes, des régiments suisses ou allemands ont fait partie de l'armée française, sans que les hommes qui les composaient aient changé de langue.

Même obscurité en ce qui concerne le fait essentiel de la christianisation. Nous supposons qu'elle se fit en latin, une fois l'église grecque de Lyon disparue, mais nous n'en avons pas la preuve authentique.

(1) *La Revue « Conjonction »* remercie bien vivement Madame Hatinguais, Inspectrice Générale, Directrice du Centre International d'Etudes pédagogiques de Sèvres, d'avoir bien voulu l'autoriser à publier cet article.

Nous connaissons les routes romaines dont un réseau de plus en plus serré couvrit le pays et nous en concluons sans beaucoup de témérité que cette création, grâce à la « paix romaine » entraîna une circulation active de commerçants et de marchandises. Toutefois nul ne nous a dit d'où venaient ces commerçants, ni en quel idiome se traitaient les affaires et se concluaient les marchés.

Il y a lieu de présumer que les écoles jouèrent aussi un rôle considérable dans la latinisation de la classe élevée de la population, de celle qui voulait primer dans les cités et entrer dans les emplois. Mais quel était le nombre de ces aristocrates, leur influence, et dans quelle mesure leur conversion entraînait-elle celle de leur entourage, des colons, des esclaves qui cultivaient leurs terres ?

Si au moins nous avions quelques données concernant ce qui se passa sur un point, sans commettre la faute de généraliser par analogie, ce qui serait contraire à toute méthode scientifique, une lueur nous éclairerait dans la nuit où nous sommes.

Pour n'alléguer plus qu'un dernier fait, j'ajouterai un mot sur l'arrivée des Barbares germains, sarmates etc. Elle semble avoir été une cause de trouble grave dans le passage de la Gaule à l'usage du latin. Peut-être. Mais qui nous dit que cet événement ne l'a pas au contraire hâté en certains cas ? S'il a, comme c'est vraisemblable, précipité les gens de la campagne vers les villes et les châteaux fortifiés où ils sont allés chercher un refuge, n'a-t-il pas servi la latinisation, en mêlant des familles jusque là répandues dans les campagnes et restées fidèles à leur langue, à des milieux où un autre idiome était d'usage quotidien ?

Ces questions sans réponse, et on pourrait en poser bien d'autres pareilles, montrent combien il serait difficile d'appuyer sur ce qui s'est passé dans ces âges lointains une théorie comme celle dont je voudrais esquisser aujourd'hui quelques traits.

Les études qu'on peut fonder sur la diffusion d'une langue dans les temps tout modernes peuvent aussi égarer pour d'autres raisons. Il intervient de nos jours des forces artificielles, par exemple les prescriptions concernant l'instruction publique : les programmes, les examens, dont les âges anciens n'ont pas connu l'action.

A vrai dire aucune époque ne permet à elle seule d'observer intégralement un fait aussi compliqué, à forme et à causes changeantes, tel que celui dont je me propose d'entretenir mes lecteurs.

Le XVIIIe siècle me paraît au contraire fournir un champ d'observation particulièrement riche. Certes, je suis loin de penser — des recherches de plusieurs années m'ont édifié à ce sujet — que les renseignements qui me sont parvenus sont complets sur tous les points. Mais ils sont assez nombreux, assez précis et assez détaillés pour qu'on puisse fonder sur eux une étude qui ait quelque chance d'approcher de la vérité, d'une vérité toute relative, bien entendu.

De plus, à de très rares exceptions près, tous les faits qu'on relève ont un caractère spontané. Les actes d'autorité n'y jouent à peu près aucun rôle. Si les gymnases allemands et les Universités inscrivent le français dans leur programme, ils n'y sont contraints que par l'opinion. Ce sont encore des conséquences d'événements que personne n'a commandés.

Commençons par marquer soigneusement une distinction nécessaire, qui a été trop souvent négligée. Une langue peut s'établir en dehors de son domaine pour servir de moyen de communication international et de seconde langue. Ou bien elle peut chez des peuples dont elle n'est pas la langue naturelle, aller jusqu'à se substituer à cette langue naturelle, comme dans la romanisation.

Ce second fait, dans les temps modernes, est beaucoup moins fréquent que le premier. Au XVIIIe siècle, il ne s'est pas produit. Aussi bien, c'est du premier seul qu'il sera question.

L'Académie de Berlin avait mis au Concours en 1782, une question très voisine de celle que je traite. J'arrive un peu tard pour avoir le prix, aussi ma pensée n'est-elle pas d'y prétendre.

Les concurrents d'alors, s'en tenant au programme proposé, n'ont cherché qu'à expliquer l'hégémonie du français en Europe ; je voudrais, plus ambitieusement, en tirer ce qu'elle peut nous apprendre de général sur des faits capitaux pour la linguistique et qui se sont répétés à plusieurs reprises.

Il faut, à mon avis, considérer deux ordres de causes. Les unes sont actives. Elles forment ensemble ce qu'on pourrait appeler les *formes d'extension*. Les autres sont passives. Ce sont les raisons d'adoption, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions politiques, morales, intellectuelles, etc., qui amènent le succès des forces d'extension. Je les appellerais volontiers : « les réceptivités. »

Il est certain que diverses forces, et qui sont de premier ordre, n'ont pas joué en faveur du français. En premier lieu la victoire et la conquête, en second lieu l'attraction religieuse.

Le règne de Louis XV n'a pas été marqué par des victoires, tant s'en faut. Et si Frédéric II a adopté le français et l'a en quelque sorte imposé autour de lui, ce n'est pas qu'il ait été vaincu à Rossbach.

Hors d'Europe, le succès de nos armes n'avait pas été plus brillant. Le traité de Paris nous le fit bien voir en 1763. Et les faits qui suivirent furent de grande conséquence pour le sujet qui nous occupe. Les Canadiens, serrés autour de leurs prêtres, gardèrent bon gré mal gré leur langue. Et même en admettant que la révolte des colonies anglaises d'Amérique ait amené le gouvernement de Londres à leur faire de larges concessions, il n'est pas du tout démontré qu'il eût réussi à les défranciser. La preuve en avait été donnée par l'Acadie. On ne vint pas à bout du parler des colons, même en déportant la plupart d'entre eux.

En second lieu, la France officielle, intolérante et persécutrice, n'avait rien qui attirât les puissances luthériennes et calvinistes. Sa langue a pourtant recruté des fanatiques en Prusse, et à Genève elle a achevé d'éliminer le savoyard, que seul le peuple continua à parler un certain temps encore. Ce n'est donc pas en raison des affinités religieuses, mais en dépit de l'opposition des croyances que le français a gagné des fidèles.

Est-ce à dire que la conquête politique ou la conversion religieuse soient impuissantes à changer la langue d'un pays ? Je me garderais bien d'aller jusque-là. Mais des exemples contemporains montrent que dans le monde moderne ces facteurs n'ont pas une force suffisante.

Il faut, en troisième lieu, considérer l'action des émigrations. Une émigration de peuples, accomplie de force ou autrement, est irrésistible, si elle a lieu en masses compactes. Quand elle n'est qu'une émigration individuelle, même considérable, les conséquences en sont extrêmement variables.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer l'effet qu'eut dans les différents pays l'arrivée de nos huguenots après la Révocation de l'Edit de Nantes. En Angleterre, ils se sont fondus rapidement dans la population anglaise, moitié par contrainte, moitié de bon gré ; dans divers États allemands, ils ont fait colonie, maintenant leur culte et leur langue, et ne se sont dissociés que par un émiettement lent. La contribution de ce million d'hommes à la diffusion du français n'est pas niable. On ne s'aperçoit pas pourtant que cette diffusion ait été moindre dans les pays catholiques d'où ils étaient repoussés, que dans les pays protestants qui les ont reçus et quelquefois choyés. L'engouement à Vienne a été aussi grand qu'à Berlin. Et, en effet, si on y réflé-

chit quelque peu, on comprend combien il est difficile que des émigrés venus chercher de quoi soutenir leur vie en gardant leur liberté de conscience, dépourvus pour la plupart de ressources, obligés à des besognes que les préjugés font avilissantes, envers qui la pitié même est souvent hautaine, soient capables d'augmenter le prestige de leur langage. C'est lui qui souvent les sauve ; ils le servent sans doute, mais sans l'honorer. Les huguenots ont été surtout des professeurs de français, plus que des agents de propagande. Et si on les a appelés à ce rôle, c'est qu'on avait, pour d'autres raisons, envie et besoin de leurs leçons.

*

* *

Parmi les forces d'expansion, on serait tenté de mettre au tout premier rang l'utilité. La plupart des hommes ont en effet, avant tout, souci de la vie pratique. Navigateurs, commerçants, etc., ont besoin de posséder les idiomes qui leur facilitent les relations et les échanges : d'où le succès de l'anglais chez tous les peuples d'aujourd'hui. L'intérêt bien entendu l'impose.

Mais il faut prendre garde que cette nécessité n'explique guère l'extension primitive d'une langue. On apprend l'anglais parce qu'il est généralement répandu : comme on apprend le français dans un certain monde au XVIII^e siècle. Qui ne voit qu'il faut d'abord expliquer comment et pourquoi ces langues sont ou étaient répandues ? Le fait second n'est qu'une conséquence d'un fait premier qui précisément est en question. Si l'italien avait suffi à l'Italie du XVIII^e siècle pour recevoir ses visiteurs, elle ne se serait pas mise au français. D'où vient qu'il ne suffisait plus, c'est là ce que nous cherchons à savoir.

J'en dirai autant à ceux qui invoquent la mode. Certes sa puissance est immense. Elle a poussé si loin son empire que ceux même qui ne savaient pas le français voulaient avoir l'air de le savoir. S'ils étaient incapables d'écrire leurs lettres en français, ils mettaient au moins l'adresse en cette langue. C'était bien porté. Ce snobisme est de tous les temps. Juvénal s'indignait du point où l'amour du grec avait porté les dames romaines, qui sans doute ne savaient pas lire Homère.

Mais à s'en tenir là, on ne va pas non plus au fond du problème. Pourquoi cette mode ? Qui a pu la faire naître et la porter à cet excès ? Si sot que soit l'esprit d'imitation, encore faut-il qu'il ait quelque chose qui l'éveille, quelque chose, je ne dis pas qui justifie, mais qui explique que le « sot bétail », comme disait La Fontaine, se tourne de ce côté et point d'un autre. Ces apparences une fois écartées, nous arrivons aux causes véritables.

La plus considérable est suivant moi, et je ne prétends ici faire aucune découverte, le prestige de la culture chez le peuple dont la langue s'étend. Mais ce mot de culture est bien vague, et un peu d'analyse ne sera pas de trop.

Toutes les formes de la culture exercent leur prestige. L'humanité est ainsi faite qu'elle s'agenouille volontiers devant l'éta-
lage de la force, de la puissance, de la richesse. Ce ne sont pas seulement les sauvages qui s'extasient sur la portée des canons des Espagnols et les ravages qu'un coup peut accomplir. En plein XVIII^e siècle, de somptueuses ambassades comme celle du Maréchal de Belle-Isle ébahissent les Francfortois et font priser très haut le pays capable de ces somptuosités. Pas un Allemand d'alors qui ne soit revenu confondu d'admiration pour les merveilles de Versailles et de Paris, le luxe, les élégances entrevues. D'où une inclination à entrer plus avant dans la connaissance d'une nation parvenue à ce degré de splendeur. Mais ces somptuosités, ces beautés ont encore besoin d'être distinguées et classées. Il en est qui s'imposent à l'esprit et exercent leur attrait directement, sans intervention du langage. Tels les sites naturels, les merveilles de la musique et des arts plastiques. Celui qui les goûte, charmé, s'il est désireux et en mesure de s'en procurer de semblables, les acquiert ou les fait reproduire. Des Suédois, épris de nos cathédrales, ont ainsi appelé, dès le Moyen-Age, des maîtres maçons de chez nous pour aller édifier de semblables monuments sur leur sol. La langue n'a guère profité, semble-t-il, de leur séjour. La statue de Pierre-le-Grand à Pétersbourg a aussi été une leçon d'art français, non de français.

L'action s'exerce en faveur de la langue aussitôt qu'il s'agit de communications où le langage entre comme élément nécessaire ou accessoire.

On dira bien que la grande dame qui visitait Paris et voulait en emporter des meubles ou des colifichets, n'avait, à tout prendre, guère besoin de s'initier à la langue pour se procurer de quoi passer son envie.

Il faut prendre garde tout de même qu'on fausserait la vérité en poussant à l'extrême cette réserve. L'achat d'une toilette nécessite, par exemple, une certaine entente entre l'élégante et la marchande de modes, un échange d'observations tout au moins. Il faut que l'une fasse valoir et que l'autre, si elle n'abdique pas toute personnalité, exprime ses désirs, ses préférences, propose ses corrections en vue d'une adaptation finale qui a toujours quelque chose d'individuel. La « poupée de modes » arrivait à l'étranger étaler ses grâces. Toute muette qu'elle fût, elle avait

aussi un langage, inhérent à sa personne. Chacune des pièces de son accoutrement, du talon Louis XV aux échafaudages de ses cheveux, portait un nom, et un nom bien français. Au reste, le plaisir des coquettes eût perdu quelque chose de son attrait, si on eût débaptisé ces affiquets. Leur nom était un titre, un certificat de provenance, une garantie de nouveauté et de beauté. Il paraît, comme la chose elle-même. On s'exerçait à le prononcer, en même temps qu'à porter l'objet.

En outre il ne s'agit pas seulement d'acheter, l'étranger veut souvent reproduire, imiter au moins. La leçon de choses joue là un rôle de premier ordre. On regarde faire et on essaye « d'attraper le coup ». Mais cette initiation directe n'annule pas le rôle des mots.

Pour certains arts ou certaines sciences, le vocabulaire peut se traduire en partie. Moitié emprunt, moitié transposition, on s'en tire, quand la technique est stable et suivie. C'est le cas par exemple, en mathématiques, en chimie même, ou en peinture. Si grands que soient les progrès, si variés que soient d'un âge à un autre les manières de faire et les résultats, il est possible de se tenir au courant.

Il n'y a au contraire aucun espoir quand on touche aux productions où la fantaisie apporte de continuels renouvellements. Il suffit de songer aux vêtements, aux coiffures, à la cuisine. Là, pour une chose qui dure, vingt ne font qu'une saison. Le *fricandeau* a régalé les gourmets de la Scandinavie à l'Espagne pendant un siècle ; mais à côté de cette pièce de résistance, quelle innombrable quantité d'inventions par lesquelles des maîtres-queux affriandaient les gourmets de l'Europe ! Or beaucoup n'eurent qu'une gloire et un nom éphémères. Les cuisines, comme les ateliers, étaient des écoles pour les apprentis du monde civilisé, ou qui prétendait l'être.

Je sais bien que qui emprunte des mots n'apprend pas forcément pour cela la langue. Il faut tenir compte pourtant d'un entraînement fréquent et naturel, par lequel le revendeur, l'acheteur aussi, est amené à prendre connaissance de la langue du pays d'où viennent toutes ces belles choses. L'un va à la source, apprendre son métier, il veut au moins lire les manuels. L'amateur, lui, a ses journaux, grâce auxquels il s'informe et contrôle. La communication avec la nation productrice le flatte, il lui semble qu'elle l'élève. Elle transporte des objets à sa personne même un vernis général de distinction et de goût raffiné.

On trouvera peut-être que j'insiste trop sur des futilités. Je ne philosophe pas ici, j'observe ; et l'histoire d'autres époques

montrerait de même l'importance que l'on attache dans un pays où l'on emprunte à conserver aux objets ou aux idées leurs appellations d'origine. Il n'est que de penser à l'ascendant qu'ont exercé en France les choses italiennes au XVI^e siècle, les choses anglaises au XIX^e siècle.

Sans doute il s'agit là d'une forme d'influence inférieure, mais l'immense majorité de la race humaine, qui ne vit pas dans le pur domaine de l'esprit, y attache un prix considérable.

*

* *

J'ai parlé d'abord des frivolités, venons maintenant au prestige que donne à sa langue le développement intellectuel d'une nation cultivée. La curiosité qu'il éveille ne peut en aucune façon être satisfaite sans l'acquisition de la langue.

Qu'on pense au prestige des grandes œuvres littéraires et au désir qu'elles font naître de prendre part aux festins de l'esprit auxquels des voisins vous convient. Les traductions n'apaisent pas ce désir, elles l'exaspèrent. Satisfaction d'abord, tentation ensuite. Le goût de pénétrer plus avant, jusqu'à l'œuvre originale, devient peu à peu irrésistible. On a joué d'abord en toutes les langues du Racine ou du Molière, mais les copies ne rendant que très imparfaitement les pièces de ces grands hommes, on a voulu les lire et les écouter en français.

L'infériorité des traductions éclate particulièrement quand il s'agit de faire passer ce qu'on appelle « l'esprit ». L'esprit français et l'humour anglais sont irréductibles l'un à l'autre. Chacun d'eux parle sa langue, ni l'un ni l'autre ne parle les deux.

Au reste, si actifs que soient les traducteurs, ils ne peuvent donner que quelques œuvres, choisies suivant leur goût et les chances de succès qu'une version peut offrir. Il leur est de toute impossibilité de suivre la production d'une époque un peu féconde. Qu'on pense aux années qui ont suivi 1760. Pour tenir l'Europe au courant, il eût fallu non un collège de traducteurs, mais une manufacture.

Il est naturellement avantageux pour l'ascendant d'une langue que certains genres littéraires y fleurissent plutôt que d'autres. Les qualités qui semblent les désigner pour attirer particulièrement l'étranger sont très diverses. Il semble que ceux-là jouent le grand rôle en général, qui sont d'accès facile et de nature à donner du plaisir sans peine, du moins si on tient compte de la masse des lecteurs plus que de l'élite et cette masse, depuis qu'il y a des livres imprimés, impose sa façon de sentir. Moncrif a plus fait pour l'universalité du français que Pascal.

Les productions de théâtre se rangent en première ligne parmi celles auxquelles un étranger accède sans trop d'effort. Le spectacle, les gestes, lui facilitent sinon l'intelligence de ce qu'il y a de profond dans les caractères, du moins une compréhension générale de l'action.

*
* *

Toutefois je dirai ici ma pensée tout entière. La culture sociale me semble obliger au moins autant que la culture littéraire ceux qui veulent s'y initier, à posséder l'idiome. Là rien ne se traduit, ni le compliment, qui va avec une révérence, ni le refus, qui s'accompagne d'un sourire. Manières de vivre et manières de parler forment un tout inséparable. Le bon goût, la réserve, l'élégance, ont des formules perpétuellement renouvelées, nuancées par une accommodation infiniment délicate aux personnes et aux circonstances. En singer l'extérieur n'est rien, seule une connaissance approfondie des mœurs et du langage permet de les saisir et de s'en approprier l'art.

Il est curieux de lire les manuels où les formules ont été précieusement recueillies. L'usage qui en a été fait, si nous pouvions le connaître, donnerait lieu à bien des surprises. Un Gibbon excellait à s'en servir, Herder n'y voyait que remplissage et fourberie.

Peut-être dans le monde à venir, trop pressé d'affaires, l'esprit de société n'existera-t-il plus. Jusqu'alors, la « conversabilité », comme disait un Allemand du XVIII^e siècle, a compté pour un avantage. Les dialogues grecs en contenaient l'essence. Les Français en avaient retrouvé le secret, et firent revivre cet esprit en lui donnant leur caractère fin et léger. Nul doute que l'art de causer, alors qu'il apparaît si lié à une langue qu'elle y a conformé son génie le plus intime, ne lui soit d'une grande recommandation.

*
* *

Jusqu'ici je n'ai pas parlé de la langue elle-même. Quelles qualités lui sont donc nécessaires pour soutenir son rôle ? Et tout d'abord est-il besoin qu'elle soit une langue supérieure ?

Je me permettrai d'observer qu'il n'y a pas pour un peuple de langue supérieure à la sienne. Celle-là est accommodée à son esprit et à son cœur, d'une part ; de l'autre, à ses organes de phonation et d'audition. Elle lui est adéquate. Ceux qui éprouvent le besoin d'autre chose sont déjà touchés de l'esprit du dehors.

Cela est si vrai que l'harmonie du français a échappé à presque tous les étrangers qui l'ont jadis analysée. Je n'en connais qu'un ou deux qui ont goûté les trouvailles métriques ou mélodiques d'un La Fontaine.

Allemands et Italiens ont disserté à perte de vue sur notre accentuation monotone, nos nasalités, la multiplicité des consonnes, on a déraisonné sur le rôle de l'e sourd, et cette infériorité constatée n'a pas empêché la vulgarisation du français.

Il faut remarquer aussi qu'il y a toutes sortes de supériorités. Certaines sont sensibles pour le linguiste seulement : par exemple la beauté de la régularité des formes. A celles-là le commun du public est peu sensible.

C'est comme moyen d'expression qu'une langue est considérée. Et là encore les opinions diffèrent suivant qu'on consulte les poètes et les hommes de lettres, ou bien les hommes du commun. Les qualités auxquelles les premiers s'attachent, c'est surtout la richesse acquise ou virtuelle, la plasticité, la faculté de s'adapter à n'importe quel sentiment, si personnel qu'il soit.

Cette souplesse, le français ne l'avait pas, et les Allemands en particulier s'en sont bien vite aperçus. On fit sentir à Goethe, hésitant, combien il serait vite embarrassé, s'il était retenu par le français dans la libre expression de son génie allemand.

Il n'y a même aucun doute que cette infériorité, soulignée par Herder et d'autres, se fit vite sentir dans nos traductions, et empêcha la langue de rester le truchement commun. On s'était accommodé des « belles infidèles ». Vint un temps où on voulut lire du Shakespeare non arrangé à la Prévôt, et aussi du Pope, du Young, etc. Une langue ne peut avoir son génie et le génie des autres. Le français y perdit une partie de son rôle international.

Mais ces défauts ne se faisaient point sentir dans d'autres emplois, qui étaient les principaux. Quand il s'agissait de prose, quand on voulait raisonner, discuter, exposer, traiter, ainsi en matière de science, les qualités primordiales de notre idiome se révélaient incomparables. Il était fixé, du moins on le croyait. Les mots, choisis, définis, étaient arrêtés dans leur développement sémantique. Il était donc un instrument de sûreté. La variété individuelle des constructions, correspondant à des émotions, y était bridée par des règles rigides, elles en assuraient la clarté et la netteté.

Il est permis de dire que c'était là un mérite qu'aucun autre ne valait pour l'usage courant, les négociations, les questions politiques, les affaires positives de toutes sortes.

J'hésite à faire entrer en ligne de compte la facilité qu'une langue offre à ceux qui veulent l'apprendre. Beaucoup d'Allemands ont tenu compte de cette commodité de la nôtre, grande surtout pour ceux qui savaient le latin. Ce n'est pourtant qu'une qualité de second ordre. Au besoin, quand un idiome s'impose, on y met le prix, je veux dire la peine nécessaire. On l'avait vu jadis pour le grec.

*

* *

Les « réceptivités » sont extrêmement variables. Elles dépendent en premier lieu des circonstances.

Au XVIIIe siècle, le latin disparaissait ou avait disparu, sauf en Hongrie et en Pologne, de l'usage courant, on cherchait à le remplacer. Sans cet instrument-là ou un autre, un siècle comme le XVIIIe, essentiellement cosmopolite, tourné vers les spéculations scientifiques, économiques, politiques, n'aurait pu agiter les questions qui l'occupaient. C'était un besoin pour lui, de posséder un instrument de communication générale. Toutes les époques où fermentent des idées nouvelles, susceptibles de rayonner loin du centre où elles prennent naissance, en sont là. On l'avait bien vu au temps de la christianisation du monde ancien.

Au contraire l'esprit de nationalité, fort proche d'une sorte de patriotisme philologique, tel qu'on le vit se répandre en Allemagne, en Italie, au début du XIXe siècle, est tout à fait défavorable à des abandons comme ceux dont on avait été témoin sous Frédéric II. Il arrive alors que la langue indigène apparaît comme une sauvegarde de la patrie. En ce cas le sentiment d'attachement s'exaspère et tourne à une passion exclusive contre laquelle rien ne saurait plus prévaloir. C'est là surtout ce qui amena en Europe lors du Premier Empire une sorte de révolte contre la langue française, menace pour les patries nées ou naissantes.

Il faut tenir compte ensuite de la répartition géographique de la population dans le pays de pénétration, de l'état des communications, etc. Il est bien évident que l'existence de centres d'où se répandra ensuite l'idiome importé, est très favorable à celui-ci. Un des obstacles à la diffusion en France même de la langue nationale dans des pays comme la Bretagne, aux hameaux disséminés, doit être cherché là, aussi bien que dans le caractère traditionaliste des indigènes.

L'état social n'importe pas moins. L'existence de milieux scientifiques, littéraires, mondains surtout, assure une diffusion plus rapide, en raison du rayonnement de ces milieux. Dans des

pays habitués à prendre et à suivre le mot d'ordre, cette autorité se trouve augmentée par des habitudes de docilité qui agissent en ces matières comme en d'autres. Des cours allemandes ont été de véritables écoles de francisation qui, à défaut de doctrine, fournissaient des exemples et des modèles qu'on copiait de son mieux.

Enfin le développement culturel, suivant qu'il est avancé ou en retard, facilite ou entrave les progrès de la langue du dehors. Il n'est que d'opposer ce qui s'est passé en Russie à ce qui s'est passé en Espagne, ou en Angleterre, pour s'en rendre compte. Au temps de Catherine II, le génie russe s'était à peine éveillé. A une influence étrangère on n'eût pu opposer qu'une autre influence étrangère. Au contraire l'Espagne, fière de son passé, consciente d'avoir, moins d'un siècle auparavant, imposé aux lettrés français la connaissance de sa langue et de ses chefs-d'œuvre, dressait, malgré la présence d'un roi français, ses souvenirs glorieux comme une barrière contre l'invasion. L'Italie, sans être encore un Etat, mais qui était une civilisation, faisait de même. L'Angleterre se reprenait et revenait à son génie national et à ses maîtres du jour, dont les idées inondaient l'Europe. Malgré des accidents individuels, la résistance ainsi fondée, était toute puissante.

*

* *

La conclusion, très modeste, de cette étude est la suivante.

L'extension d'une langue dans les pays étrangers s'explique moins par les mérites propres de la langue que par ceux de la culture dont elle est l'expression, et dont la valeur doit, non pas être estimée en soi et dans l'absolu, mais rapportée aux besoins et aux désirs des peuples chez qui elle est portée.

Encore cette conclusion n'est-elle valable qu'en ce qui concerne le passé, les besoins et les désirs de l'humanité pouvant être dans l'avenir considérablement réduits par l'existence et la divulgation d'un instrument de communication artificiel, sorte d'algèbre à l'usage des savants, des commerçants, etc. qui aurait l'avantage d'être un « invar » en même temps fixe et capable d'un développement systématique indéfini. On peut s'attendre à des événements linguistiques qui se traduiront de tout autre façon que ceux d'autrefois et dont le caractère et la nature même seront tout nouveaux.

COURRIER DE FRANCE

UNE NOUVELLE REVUE

«LE FRANÇAIS DANS LE MONDE»

Depuis mai 1961, une nouvelle Revue qui a pour titre « Le Français dans le Monde » est éditée par les librairies Hachette et Larousse.

D'une très belle présentation, elle est destinée particulièrement aux « Professeurs de français langue étrangère », mais l'intérêt des articles qu'elle contient fait qu'elle peut et doit toucher un plus large public.

La « définition » de cette Revue est précisée dans l'éditorial du premier numéro :

LES LECTEURS

Les lecteurs que nous aimerions atteindre et aider sont ceux qui ont pour tâche de faire connaître la langue et la culture françaises dans le monde, qu'ils soient étrangers ou français, qu'ils exercent dans les Universités, les Etablissements primaires, secondaires et techniques étrangers, dans les Ecoles, Lycées et Collèges français à l'Etranger et dans la Communauté ou dans les Alliances, Centres culturels et Instituts français. Public d'universitaires et public universel, exigeant au meilleur sens du mot, divers par la situation géographique, le cadre dans lequel chacun enseigne, la fonction particulière de cet enseignement.

En commun, ces lecteurs ont à enseigner la langue française à des étudiants d'âge et de niveaux différents mais qui, tous, ont une langue maternelle autre que le français : leur perspective est celle du « français, langue étrangère », et cela, du jardin d'enfants à l'université. Enseignant la langue, ils initient leurs étudiants — là encore selon des formules variées — à une culture diront les uns, à une pensée ou une civilisation pour d'autres. Ils ont ainsi à assumer les exigences de ce temps : la langue française se transforme, la France « change de visage ». Les méthodes pédagogiques évoluent. « Rester à jour » est de plus en plus nécessaire, de plus en plus difficile pourtant, à une époque où le temps accordé à la réflexion se réduit comme la peau de chagrin.

LE PROGRAMME

Notre programme s'accorde à ce que nous pouvions présumer de ces besoins et de ces conditions. *Le Français dans le Monde* est d'abord

une revue d'information qui publiera des études de spécialistes désireux de faire connaître le résultat de leurs recherches ; des études sur la situation du français et ses méthodes d'enseignement dans le monde, des informations sur les activités culturelles françaises, en France et à l'Etranger, des renseignements pratiques grâce à un service prêt à répondre avec rapidité et précision aux questions diverses que les abonnés pourront lui poser.

Chaque numéro offrira une *documentation utile* pour la classe, sous la forme d'exposés de leçons, ou sous celle de dossiers rassemblant textes et documents, et accompagnés d'indications pédagogiques. Leçons et dossiers seront établis pour un public précis : enfant, adolescent ou adulte. Pour répondre à un vœu souvent exprimé, une place importante sera faite aux textes d'auteurs contemporains et aux documents qui évoquent la vie quotidienne actuelle des Français et les aspects nouveaux de la France.

LA REVUE, LIEN ENTRE LES PROFESSEURS

La revue, enfin, répondrait mal aux intentions de ceux qui l'ont conçue si elle ne devenait pas surtout un *lien* entre tous ceux qui enseignent le français dans le monde et dont beaucoup — dans leur activité professionnelle — se sentent isolés. Par des enquêtes périodiques, par une tribune et un courrier des lecteurs, nous voudrions faire connaître les efforts et les réussites des uns et des autres, mettre en commun ce capital que représente l'ingéniosité pédagogique de chacun.

LA REDACTION

Nous avons anticipé sur le dernier point : la *rédaction*. Ici, paradoxalement, le Comité souhaiterait tenir le rôle le plus discret qui soit. Nous croyons que la confrontation des opinions et des expériences est essentielle au progrès de toute pédagogie. Nous avons l'exemple des *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré* : il nous convainc que la revue sera un outil efficace à la condition d'être œuvre collective. Dans ce premier numéro, plusieurs articles ont été écrits par des professeurs français enseignant à l'Etranger, de nombreux professeurs étrangers nous feront, dans les prochains numéros, l'honneur d'une collaboration. Nous nous en réjouissons, comme de tout ce qui contribuera à faire de cette revue la plus universelle des revues françaises.

quatre numéros ont déjà paru comprenant

— DES ETUDES ET ENQUETES :

GEORGES GOUGENHEIN et PAUL RIVENC... Etat actuel du français fondamental.

- R-L. WAGNER — Les clefs du royaume.
- R-M. ALBERES — Cadres pour l'étude du roman français de 1945 à nos jours.
- GUY MICHAUD — Paris, microcosme de civilisation.
- GUY CAPELLE — L'enseignement du « français, langue étrangère ».
- PIERRE R. LEON — Les méthodes en phonétique correctrice.
- ROLAND BARTHES — Le théâtre français d'avant-garde.
- JEAN ROCHE — Originalité de la civilisation française.
- R. BRECHON — L'enseignement de la littérature française aux étrangers.
- A. SAUVAGEOT — Le mot isolé en français parlé.
- H. AGEL — Pour un vrai visage du cinéma français.
- FR. CLOSSET — Formation et perfectionnement des professeurs de langue vivante.
- GEORGES GALICHET — Pour une décomposition structurale de la phrase complexe.
- MAURICE BRUEZIERE — La jeunesse de Montherlant.
- GABRIEL BEIS — La route dans la civilisation française.

CHRONIQUES

par exemple :

- Le Centre International d'Etudes Pédagogique de Sèvres.
- Les nouveautés de la saison théâtrale.
- Le calendrier des stages pour professeurs.
- Les moyens audio-visuels.
- Courrier des lecteurs.

DOSSIERS PEDAGOGIQUES

- JEAN BERTRAND — Le passé composé.
- ECOLE PRATIQUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE — Une leçon de vocabulaire.
- PIERRE BURNEY — Une méthode de conversation.
- GUY MICHAUD — Pour aborder Paris.
- RAYMOND LICHET — Procédés d'initiation à la lecture.
- PIERRE BURNEY — Programme d'un cours de conversation.
- COLETTE STOURDZE — Passé composé, passé simple, imparfait.

GILBERT QUENELLE — Présentation de « Vol de Nuit ».
A. RAMEAU — La première leçon de français.
F. LAFON — L'explication de textes français.
P. GALLICE — Correspondance et « français, langue étrangère ».
RAYMOND LICHET — Préparation à la rédaction.
GUY CAPELLE — Acquisition du langage.
MAURICE BRUEZIERE — Trois textes de Montherlant.
PIERRE R. LEON — De l'allemand au français.

Il est hors de doute que cette revue correspond à des nécessités multiples et particulièrement à celles d'informer, de promouvoir la recherche pédagogique et de créer entre tous ceux qui enseignent le français ou s'intéressent à notre langue, des liens très étroits d'intérêts renouvelés et d'amitié.

Conditions d'abonnement :

8 numéros : 25 N. F. ou 25 Gourdes.

Le Français dans le Monde

79, Boulevard St-Germain, Paris 6e.

CIE ROYALE NEERLANDAISE DE NAVIGATION.

(LIGNE HOLLANDAISE)

Départs chaque semaine d'Europe pour Port-au-Prince.

Départs chaque semaine de New-York pour Port-au-Prince.

Départs réguliers de tous les ports haïtiens pour l'Europe et les Etats-Unis.

Agents à Port-au-Prince :

MADSEN EXPORT IMPORT S. A.

«HANNIBAL» DE GABRIEL AUDISIO

Il est peu de personnages historiques qui soient à la fois aussi célèbres et aussi mal connus qu'Hannibal. Pourtant les ouvrages consacrés à la dernière guerre punique sont innombrables depuis deux mille ans que les historiens l'étudient. Mais la personnalité du grand chef carthaginois n'en est pas mieux éclairée.

C'est cette personnalité que Gabriel Audisio a tenté de faire revivre, non pas selon la méthode d'un historien traditionnel mais en essayiste et en moraliste. On peut affirmer sans crainte d'erreur qu'il a rajeuni le sujet, en tirant d'une très solide documentation des interprétations personnelles, peu conformistes, voire audacieuses, mais toujours séduisantes et vraisemblables.

Parmi les vues les plus originales de ce livre, il convient de mentionner tout particulièrement celles qui amènent l'auteur à placer Hannibal dans le contexte africain, à faire de lui le premier en date des chefs de guerre et hommes d'état qui ont eu l'ambition de réaliser l'unité politique de l'Afrique du nord. On voit par là à quel point ce livre se rattache à une actualité brûlante.

Bien des antécédents prédisposaient l'auteur à un essai de ce genre : de sérieuses études sur l'histoire ancienne et moderne de l'Afrique du nord, une longue expérience des problèmes nord-africains — Gabriel Audisio est aujourd'hui conseiller culturel aux Affaires algériennes, — enfin plusieurs ouvrages consacrés aux divers aspects du génie méditerranéen dont « Jeunesse de la Méditerranée », « Sel de la Mer » et « Ulysse ou l'intelligence » qui lui valurent, entre autres récompenses, le grand prix littéraire de l'Algérie et celui de la Tunisie.

On peut affirmer que ces travaux antérieurs ont d'ores et déjà exercé une influence non négligeable sur la littérature nord-africaine d'aujourd'hui, et il n'est pas douteux que cet Hannibal l'Africain ne vaille à l'auteur une très large audience.

*1 vol. 14 x 19 — 224 pages — 36 illustrations — relié pleine
toile, sous jaquette de couleur signée par Remy Peignot.....
.....12, 50 NF.*

Anthologie de la Poésie Jacmélienne

On a coutume, en Haïti, d'appeler Jérémie «la ville des poètes». M. Maurice A. Lubin a tenu à prouver que Jacmel ne mériterait pas moins cette flatteuse réputation. Il a composé, sous le titre : «Panorama de la Poésie Jacmélienne», un recueil de près de deux cents poèmes de trente six auteurs, tous originaires de la capitale du sud-ouest ou de ses environs immédiats. Nous souhaitons qu'il trouve prochainement un éditeur. En attendant, il a bien voulu nous confier son manuscrit et nous autoriser à en publier de larges extraits. Qu'il en soit vivement remercié.

AMEDEE BRUN

MARINE

*Toi qui chantes là-bas, douce aïeule endormeuse
Des désespoirs cruels où se consume l'âme,
J'ai voulu, vaste mer à la rive écumeuse
Bercer mon cœur qui saigne aux remous de ta lame.*

*Je suis venu, poète en qui survit l'enfant,
Vers ta tristesse immense aux infinis sanglots,
Pour que meure mon rêve en ces rocs que défend
Le moutonnement blanc de tes sauvages flots.*

*Pèlerin fatigué de très lointains voyages,
Je vivrai sur ta grève aux rumeurs endormies,
Ecoutant près de moi les pâles coquillages
Où se plaignent tout bas de chères voix amies.*

*Auprès de la falaise où court un vague émoi,
Tandis qu'un vent du ciel sèchera sur mon front*

*La goutte d'agonie et le mortel effroi,
Le soir lent s'épandra sur l'abîme profond.*

*Ta cantilène, alors pour toutes mes alarmes,
Mer maternelle où va l'aile errante des voiles,
Chantera d'une voix où monteront des larmes
Sous la vague douceur des tremblantes étoiles.*

*Oh ! tes marins perdus, au large, sous le vent !
Oh ! tous tes mâts penchés sous l'éclair laboureur,
Et la rafale au loin, sur le gouffre mouvant,
Salant les yeux où nage une suprême horreur !*

*Tu me diras longtemps que ma peine est folie,
Que ma tête se perd, qu'il faut songer aux âmes
Qui pleurent, quand l'orage où la chaloupe plie
L'enfonce par degrés dans la fuite des lames.*

*Et docile à ton chant qui charme et qui défend,
J'endormirai mon cœur sur le rivage lent,
Parmi les goémons, mon pauvre cœur d'enfant
Lavé de son amour par ton baiser dolent.*

SAKOUNTALA

*Sous le vert parasol des asokas ombreux,
Caressant de la main sa gazelle pensive,
Sakountala, la fille à la hanche lascive,
S'abîme en un long rêve amer et douloureux.*

*La vierge ingénue a l'œil grand ouvert, limpide,
Elle songe au chasseur poursuivant, l'arc tendu,
Dans l'épaisseur des bois sourds, le faon éperdu,
Et qui s'en est allé dans un éclair rapide.*

*La ciricha se fane aux lobes parfumés
De ses oreilles, ses cheveux de longs flots d'ombre,
Baignent le marbre pur de ses seins blancs, et sombre,
Elle rêve, les yeux vaguement allumés.*

*Ses compagnes sont là qui veulent la distraire
Et lui prennent la main et désespérément
S'efforcent d'éclairer sa lèvre solitaire
Qui se creuse en un pli soucieux et charmant.*

*Du fond des noirs taillis, troublante et printanière
Monte une griserie aux parfums violents,
Les fleurs des padalas s'ouvrent à la lumière
Et l'espace est empli de capiteux relents.*

*Et tandis que, gravant du bout de l'ongle rose
Un nom sur le velin satiné du lotus,
Elle se livre enfin à son chagrin morose,
Lui, le fauve Chasseur aux caprices têtus,*

*Cherchant sa bien-aimée aux doux yeux de gazelle
Par les bois d'asokas, l'être entier transpercé
Des flèches de l'Amour, rôde et tourne autour d'elle
Pour calmer un instant son pauvre cœur blessé.*

POUR HAITI

*O ma pauvre Ile en proie aux espoirs décevants,
Par delà l'océan et l'orage et les vents,
Je songe à ton sort triste et j'ai pour toi dans l'âme
Des rêves de bonheur. Tandis qu'on te diffame,*

*Ton enfant qu'assombrit l'absence du soleil
Et de la grande mer où rit le ciel vermeil,
T'adresse par delà les vents et les orages
Ce souvenir profond comme tes vers ombrages.*

SEYMOUR PRADEL

HELENE

*La fille de Tyndare, Hélène aux cheveux d'or,
Rayonne et resplendit en ses atours de Reine.
A ses pieds blancs assis, d'une voix de Sirène,
Pâris lui fait l'aveu qui le berce et l'endort.*

*Elle a fermé les yeux pour mieux entendre encor
Le rythme cadencé de la voix souveraine.
Vers des gouffres d'azur, l'amour blond les entraîne,
Et bientôt, ils fuiront d'un libre et fier essor.*

*Dans l'ombre et dans la nuit, sur sa blanche galère,
Mélant ses fous soupirs à la musique claire
Des brises parfumant les flots de l'Archipel.*

*Pâris, sur sa poitrine, emporte au loin sa proie,
Sans entendre gronder le formidable appel
De l'Hellas qui s'apprête à se ruer sur Troie...*

SONNET

A Occide Jeanty

*La cloche a résonné. Le mystère commence.
La méringue inquiète éclate dans le soir,
Dans son étrangeté de rythme et de cadence,
Angoissante d'horreur, nostalgique d'espoir.*

*Une note plus haute, un soupir, un silence...
Et du hounfort obscur où l'Esprit vient s'asseoir
Sort un sourd grondement, où chante la démence
Des adeptes du dieu mystérieux et noir...*

*Puis l'hymne s'élargit : c'est une mélodie,
Une incantation sauvage, entrecoupée
Des battements aigus des grands tambours sacrés...*

*Lorsqu'il se meurt enfin d'une plainte incertaine,
Mon âme héréditaire évoque les fourrés
Et les sombres forêts de l'Afrique lointaine.*

CHARLES MORAVIA

A LA MEMOIRE DE TOUSSAINT LOUVERTURE

*Quand le Corse, outragé de ton audace, eut fait
De ton rêve sublime un horrible forfait,
Lorsque pour te punir de ta vaste pensée,
Il t'enferma, vivant, loin de ton sol natal,
Loin des tiens, toi le fils d'un climat tropical,
Dans une tour ouverte à la bise glacée ;*

*Lorsque tu vis sur toi se fermer ta prison,
Sans doute, quelquefois, les yeux sur l'horizon,
Oubliant ton malheur dans une rêverie,
Tu ne maudissais plus d'insensibles bourreaux,*

Et tandis que ton front s'appuyait aux barreaux,
Ton âme nostalgique errait vers la Patrie.

Et tu les revoyais nos paysages verts,
Et nos palmiers dressés sur le sable des mers,
Et notre azur limpide, et nos plaines fertiles ;
Tu sentais le baiser de ton soleil royal,
S'élevant, radieux, dans le ciel triomphal,
Comme fier d'éclairer la plus belle des îles ;

Et tu les revivais, ivre, les jours épiques,
Où tes frères armés de fusils et de piques,
Forgeaient la liberté dans leur sang généreux !
La Victoire chantait dans les clairons de cuivre,
Et tous ces noirs allaient, mouraient, fiers de te suivre,
A travers les périls, vers ton but glorieux !

Or, sentant à jamais ta carrière finie,
Dans cette tour glacée où râlait ton génie,
Lorsque vint le moment tragique de mourir,
Sans doute tu donnas ta suprême pensée
A ton île lointaine, et ta lèvre oppressée
Dut murmurer encor dans un dernier soupir :

« Je n'étais que le tronc, les racines demeurent,
L'arbre repoussera...
C'est en vain qu'on m'abat ! Qu'importe que je meure ?
L'œuvre me survivra ! »

Et ce serait parmi les créneaux en ruines
Où le vent des hauteurs, au nom de Dessalines,
Marie, en murmurant dans les arbres épais,
Les grands noms de Magny et de Lamartinière,
Ce serait à la Crête-à-Pierrot, ombre fière,
Que tu pourrais dormir ton grand sommeil en paix !

Tu te reposerais enfin, ô Prométhée !
Le marbre recouvrant ta cendre respectée
Ne serait point foulé d'un pas indifférent ;
Et tu pourrais encor continuer ton rêve,
Et croire, avec fierté, que ton œuvre s'achève,
Et que ta race est libre et que ton peuple est grand !

*

* *

Nous n'aurons pas ta cendre, héroïque victime !
Ah ! ce serait pourtant un spectacle sublime
Si dans le port du Hâvre, entrant avec orgueil,
Un aviso de guerre au drapeau bicolore
S'en allait jeter l'ancre, et dressait dans l'aurore
La tristesse des mâts tout pavoisés de deuil...

Et les enfants diraient, en voyant sous les nues
Palpiter fièrement nos couleurs inconnues :
« D'où nous vient ce vaisseau ? De quelle nation ? »
Et les Français diraient, sentant leur cœur qui vibre :
« Il est beau que là-bas ce petit peuple libre
Se souviennne, à son tour, de son Napoléon ! »

Il reviendrait vers nous le funèbre navire,
Et les vents chanteraient, comme dans une lyre,
Dans les agrès vibrants, la gloire du héros ;
Sous notre pavillon et sur la poupe claire,
Les lames baiseraient quelque nom qu'on vénère,
« Le Toussaint Louverture » ou « la Crête-à-Pierrot ».

Le peuple est accouru sur le rivage, en foule !
Comme une mer, cette autre mer ondule, et roule
Ses flots religieux au devant du grand Mort !
L'enthousiasme ailé fait frissonner les âmes,
Comme le vent du ciel fait palpiter les flammes,
Au bout des mâts nombreux se choquant dans le port.

O rêve, ô vision, chimère de poète !
Nous n'aurons pas, hélas ! cette funèbre fête,
Il ne reviendra pas le vaincu triomphant...
Sa poussière est mêlée à la terre française,
Et croit revivre encor lorsque la Marseillaise
S'envole vers l'azur des lèvres d'un enfant !

*

* *

Si le sort nous condamne, et si notre Moïse
Ne doit pas s'endormir dans la terre promise,
Si nous ne savons pas où son corps est jeté,
Ah ! gardez-le toujours, noble terre de France,
D'où vinrent aux aïeux les mots de délivrance,
Terre de l'Héroïsme et de la Liberté !

Et nous, les fils émus, et recueillis, et graves,
Qui sentons sur nos fronts flotter l'âme des braves,
Des héros inconnus que le ciel fit vainqueurs,
Nous qui ne savons pas où reposent leurs restes,
Gardons-nous d'oublier la grandeur de leurs gestes,
Et que leur Panthéon se dresse dans nos cœurs !

Nous n'avons pas leurs corps, ayons du moins leurs âmes.
Ayons au fond de nous, enfants, hommes et femmes,
L'amour de la Patrie et de la Liberté,
Afin qu'au jour prochain du grand anniversaire,
Nous rendions aux aïeux un hommage sincère,
Et que Mil-Huit-Cent-Quatre, en nos cœurs, soit fêté !

*
* *

Toi dont nous célébrons ici l'apothéose,
Toi qui mourus martyr de la sublime cause,
Toussaint, plus grand qu'eux tous, car tu fus le premier,
Nous voulons, honorant ton auguste mémoire,
Faire à jamais fleurir au Temple de l'Histoire,
Sur ta tombe idéale un immortel laurier !

EPILOGUE

(une autre voix)

Ah ! qui dit que l'espoir s'est enfui sans retour ?
Poète, reprends-toi ; poète, tu blasphèmes !
Tu n'as pas savouré les ivresses suprêmes :
Rêve encore de bonheur et de gloire et d'amour !

Notre âme a son hiver, son printemps, tour à tour.
Aime, chante et combats ; fais vivre en tes poèmes,
Ton amour, tes efforts et tes désespoirs mêmes !...
La mort ! n'y songe pas : elle vient à son jour.

Si ta gerbe se fane en tes mains trop fidèles,
Cueille d'autres lauriers et des roses nouvelles !...
Chasse ton souvenir, ne pleure pas, sois fort !

Regarde à l'horizon, ne tourne plus la tête.
Rouvre ton cœur, amant, reprends ton luth, poète,
Aime, chante et combats, jusqu'au seuil de la mort !

Mai 1903

FERNAND AMBROISE

*AREYTOS D'UN COURTISAN
DE LA REINE ANACAONA*

*Quand gronde l'Urrucane
Au loin dans la savane,
Je tremble pour vos jours, belle Anacaona
Quand gronde l'Urrucane
Au loin dans la savane,
Vous êtes la fleur d'or au parfum d'anana ;*

*Quand l'insecte volage
Butine l'ana d'Ajo,
Vous souriez toujours sous le frais guazuma
Quand l'insecte volage
Butine l'ana d'ajo,
Les sacrés Butios, aux sons d'ambaiba
Chantent vos tresses noires
A nos frères que grise un divin cohyba.*

HENRI LARGE

QUE ME VEUX-TU, BELLE ETRANGERE

*Que me veux-tu, belle étrangère :
J'étais si tranquille en mon cœur,
J'étais si fier de mon bonheur
D'être tout seul, ô passagère ;*

*D'être tout seul et sans amour,
De ne connaître d'une femme
Que ses rubans et ses atours,
Sans rien comprendre de son âme.*

*Pourquoi venir d'un air moqueur,
Belle étrangère aux yeux de rêve,
Jeter le trouble dans mon cœur
Toi qui t'en vas vers d'autres grèves,*

*Pourquoi venir sur mon chemin,
Troubler mon songe solitaire,*

Toi qui dois t'en aller demain
Fouler le sol d'une autre terre...

Toi qui ne peux ne m'être rien
Et qui ne m'es que passagère,
Oh ! dis-le moi, dis-le moi bien
Que me veux-tu, belle étrangère ?...

Port-au-Prince 3 Janvier 1938

JACMEL

Jacmel, j'aime revoir tes chers et frais vallons
Qui dorment dans les flancs agrestes de tes monts ;
Ton étroite vallée où coulent tes rivières
Parmi l'épais fouillis des branches printanières.

J'aime ton beau soleil et tes clairs horizons ;
Mariant leurs couleurs aux vertes frondaisons,
Tes éclatantes nuits où la clarté lunaire
En son rayonnement baigne ta face altière.

J'aime le grondement de tes flots indomptés,
Et tes panoramas violents, tourmentés
Qui façonnent tes fils et leur manière d'être ;

J'aime aussi ton passé, ta gloire, ta fierté
Qui sont une auréole à ta grande beauté
Jacmel, terre sacrée où dorment mes ancêtres

CHRISTIAN BEAULIEU

GRANDES

A la mémoire de l'une d'elles

Toutes les grandes sont parties
Qui tiraient des contes aux enfants
Parties dedans leurs châles noirs
Et tignons blancs et souliers las
Avec les grandes sont parties,
Qui tiraient des contes le soir.

La nuit a inondé la rue
O lampes, étoiles domestiques,
Où sont les grandes au nom doux ?
Les étoiles, ce sont des lampions,
« Grande, t'en prie, tirez contes pou nous. »
Oyez les contes ingénus,
Mais où sont vos grandes, pauvres enfants !

Cric Crac ! la légende ressuscite :
Dans cette ville pas de femme,
C'est comme un couvent de soldats
—Si tu approches toi qui es femme,
Toutes les cloches te trahiront...
Une vient vêtue comme un homme,
—Ding dong ça moin ouè a cé femme,
Tombes humbles et croix brisées.
Rendez-nous les grandes d'autrefois.

Et l'orpheline qui pleurait
Un panier de fruits sur la tête...
Tous les fruits ont bientôt levé,
Elle promène une forêt,
Qu'importe elle va cherchant sa mère.
Le fils du roi la consola.
Où sont les contes d'autrefois,
Et les grandes qui nous les tiraient.

Toutes les grandes sont parties
Qui tiraient les contes le soir,
Queues de tignons, châles, peignoirs,
S'en sont allés avec nos grandes.
La rue paraît un cimetière
—Ce soir, je songe à notre enfance,
Mais vous semblez triste, qu'avez-vous ?
—Je songe aux grandes au nom doux
et puis aux contes qu'elles tiraient.

1932

PECHEUSE D'ETOILES

Partis de la rive muette,
Les pêcheurs, dans leurs coralins
Parés de voiles désuètes,
vont fouillant les replis marins ;

Puis rapportant pour nos délices
Poissons d'or et poissons d'argent,
Menu peuple des précipices
Où s'écaille le bleu changeant.

Vous, baigneuse, sans lacs ni voile,
A travers ces glauques milieux,
Vous allez pêchant des étoiles...
Vous sont-elles tombées des cieux ?

Que diriez-vous, mademoiselle,
Si par hasard ou par malheur,
Du fond de l'eau qui le recèle,
Votre main ramenait un cœur ?

Perdu dans votre lent sillage,
Doux vertige ! ce cœur fautif
Le porteriez-vous au rivage
Quel est donc ce baigneur naïf ?

(Mais mon cœur, qu'en feriez-vous, dites ?)
Qui, l'esprit au vent, les yeux fous,
Ayant vu renaître Aphrodite,
Tout soudain s'est épris de vous ?

Si cet étrange phénomène,
Quelque jour tentait le destin,
De grâce, soyez-lui amène,
Et gardez ce cœur incertain.

19 Octobre 1934

F. MORISSEAU-LEROY

NIGRA

O fleur d'Afrique éclore aux frais climats des îles
tu portes en tes yeux les fauves voluptés
de la jungle sauvage et les grâces subtiles
d'un siècle perverti mais riche de beautés.
Tu es noire et ton nom est comme une musique
où flotte un rêve flou, fol et mélancolique.
Je t'aime de toujours, c'est parce que, je sais,
moi, que mystérieuse et sournoise, tu es
la gloire de ma race, ô fleur d'Afrique éclore
au cœur du Xaragua, belle autant qu'une rose.

REFLEXE

C'est étrange ! Voici des roses sur ma table.
Des roses ! Et ce sont bien des roses, pourtant.
Je voudrais dédier quelque chose d'aimable :
Quelque chose de beau, de rose, de chantant,
A la main qui posa des roses sur ma table.

Main de femme ou d'ami, vous vous moquez de moi,
Je voudrais évoquer quelque chose d'aimable :
Une affreuse chanson ricane en mes émois.
Alors, fermant les yeux, je revois sur ma table
Une tête de mort et deux tibias en croix.

TERRE

Nous avons vu la Gosseline venir, géante folle.
Elle a roulé les jardins, les chemins, avec dedans,
les bestiaux, les enfants, les vieillards et les cris.
Elle a roulé le fardeau jusque dans la mer,
jusque dans la nuit, ciel, jusqu'où encore ?
Allez dire au chef que le pays est mort.
Là-dessus, le soleil éclate de rire, sans cesse.

II

L'angélus sonne, le travail prend fin
Enfants, entrons chez nous.
Mais le vieillard dit :
« Regardez, là-bas, loin, un incendie,
« Loin, jusque dans la Guinée
« Ah ! toute la forêt qui brûle.
« Mais, on peut marcher dedans le feu,
« dessus, comme ça, oublieux. Au contraire,
« c'est frais, plus que l'eau des sources. »
Les enfants se regardent
et halètent sous le poids
des houes et des macoutes.
« Mais, vieux, c'est où ça, la Guinée ? »

III

Cette année, la terre m'a trahi, je m'en vas,
Je m'en vais à la Romane, tenter,

tenter ma chance, un peu, là-bas.
Devant que n'arrive Noël, je pars,
je pars pour le pays des Usines
où ces blancs vous jettent des dollars,
des insultes et des coups de pieds.
La sécheresse, c'est la misère :
chez moi, la pluie, c'est l'inondation.
Mais, j'aime tant ma terre, tant le paysage
que je reviendrai les regarder
les regarder, peut-être, mourir ainsi
et moi-même, Dieu sait ! mourir avec eux.

ROUSSAN CAMILLE

LES POETES

Nous allons bien souvent lassés et presque vieux,
Promenant, dégoûtés, nos étranges souffrances,
Sans entrain dans le cœur, sans amour dans les yeux,
Portant tout soucieux nos pauvres fronts qui pensent.

Dans le tumulte humain nous sommes des enfants ;
Nous avons peur parfois des choses de ce monde,
On nous ment chaque jour, on nous trompe aisément
On nous berce d'un chant, d'une naïve ronde.

Une main sur nos mains glissant son fin velours,
Un sourire, un regard, un mot trop doux, trop tendre
Quelquefois nous font croire en le fragile amour,
Nous craignons de savoir, nous craignons de comprendre.

Nous disons à la mer nos secrets désespoirs
Et nous faisons des chants de toutes nos souffrances,
Nous nous enrichissons de l'or léger des soirs,
Nous éteignons la nuit, nous parlons au silence.

Tristes, presque toujours fermés dans nos dédains
Nous battons l'infini, cherchons dans l'impossible
Les reflets merveilleux des univers lointains
Et les échos perdus d'un monde inaccessible.

Nous n'aimons que le beau, les femmes et les fleurs,
Nos cœurs extravagants méprisent le vulgaire,
Car nous sommes aussi de bizarres seigneurs,
Des princes exilés des bords de la Chimère.

PLEURE SUR MON TOMBEAU

Si por mi tumba pasas un dia... (Calcano)

Or, un jour, tu sais, femme, il me faudra partir
Parmi des pleurs douteux, de distraites prières :
Il restera de moi peut-être un souvenir,
Et... j'ai grand peur déjà pour ceux-là qui m'aimèrent.

Dans mes yeux s'éteindront les triomphants matins
Pleins de bougainvilliers s'accoudant aux clôtures,
Les olympiens reflets des soirs antilléens :
Je m'en irai dormir dessous la terre impure.

Pour adoucir l'instant, pour un peu moins mourir,
Je te murmurerai le pauvre mot qui grise,
Puis, soufflant ton nom cher dans l'ultime soupir,
Je rendrai tout mon rêve et mon âme à la brise.

Rien que pour l'amour et pour tous les regrets,
Pour toute l'amertume et toutes les souffrances
Que t'auront racontés les suprêmes hoquets,
Sauve mon souvenir de toute indifférence...

Te rappelleras-tu ces affreuses douleurs,
Quand je serai parti vers ma dernière chambre ?
Dis, tu viendras me voir et m'apporter des fleurs,
Tu viendras, n'est-ce pas, bien souvent, en novembre ?

CHRIST

Une nuit,
en Galilée,
tu mis des mains calleuses de pêcheurs
en de blanches mains d'artistes,
Et des foules de frères,
des roseaux du Nil
aux steppes d'Arabie
éclairèrent leur chemin
du seul geste de ton doigt.

Tu donnas des enfants
à la femme stérile,
la lumière aux aveugles,
le sommeil aux esclaves.

Puis, tu promis des Pâques,
et des cènes,
et des noces,
où le mouton,
le poisson
et le vin
feraient librement tout le tour de la table.

Mais, Seigneur !
de ta fatigue fraternelle rompant le pain
à l'auberge d'Emmaus,
qui se souvient encore ?
Ton ciel est là qui brille
comme à la première Noël.
Ton soleil est aussi doux
qu'aux soirs de Galilée.

La brise a la paix fraîche
des grands plis de ta robe.
Tout ce qui fut et qui sera
perpétue en nos entrailles
l'irrésistible appel de ta promesse.

Le monde va renaître
aux accents de ta voix
répercutés par les siècles
et tout au long des foules.
Nous voulons des Pâques,
et des cènes,
et des noces
où le mouton,
le poisson
et le vin
feront librement tout le tour de la table.

NOUVELLES PAROLES DEVANT UN CRUCIFIX

« C'est moi Seigneur qui ne sais aucune prière
Moi qui ai dû tomber pour me mettre à genoux »

Jean MARCENAC

Vous, vous n'avez ni bougé ni changé,
à force d'être toujours partout
et pareil toujours,

Colossal et bras ouverts aux vents de l'Extrême-Sud,
le front baignant dans le vertige des Andes,
dans du chêne millénaire en Provence,
sous une arche de briques à Carthagène,
dans du marbre à Paris,
en plâtre chez cette fille de Barcelone,
en ivoire dans un studio de Lisbonne,
en or au cou de la sténo de Mexico,
en fer sur un bateau du Pacifique,
en cristal aux boutiques de la Havane,
en nickel entre les doigts sacrés de ma mère,
je vous ai vu avec la même peine dans le regard,
le même rictus dans le visage trop pur,
les mêmes déchirures d'il y a deux mille ans
dans les mains lasses,
sur les pieds recourbés,
sur la poitrine et tout autour du front.
Aucun siècle de mensonge, de douceur ou de peur
n'a créé un style pour faire moins tragique
votre corps d'angles et de tortures,
au point d'étancher les vieilles blessures
que je vous connais
dans ce cœur incertain qui me vient de mon enfance,
à quoi je vous reconnais si bien ce matin,
image de douleur où flotte l'âme des mondes...

Et moi, me reconnaissez-vous ?
me reconnaissez-vous, Seigneur ?
me reconnaissez-vous avec dans les yeux
tant de larges pans d'horizon bouleversés ?
Y a-t-il encore en moi quelque lueur tenace
du temps où vous m'aimiez ?
Est-il resté quelque accent non charnel
dans ce sanglot de cataclysme
qui monte de mes entrailles ?

Je reviens d'un tour nouveau des choses,
Au néant des clartés dites vraies
j'ai mesuré celui de mon orgueil.
Je ne sais jusque sur quelle distance de vertiges,
J'ai trébuché dans le multiple soir du doute et de mes fautes,
ni pourquoi dans ce couloir impossible à situer
et pourtant bien réel
votre rictus et vos blessures gravent tant d'appels.

Même si tout en moi vacille,
flamme folle offerte aux vents de la nuit,
vous dont le rictus et les blessures sont éternels
et qui partout les portez pareils,
daignez me reconnaître
à ce signe tout noir dont vous m'avez marqué
ce dimanche lointain et présent toujours
où vous fîtes tomber la femme d'amour,
— regard éteint et sourire figé —
dans la paix sans retour de vos mains transpercées.

Si j'ai mêlé ma vie aux vies inutiles
et marié mes pas aux pas les plus douteux,
que tout cela ne soit rien
pour votre cœur écorché par la lance.

Vous avez étendu jadis sur une grande tempête
seulement la manche de votre robe,
et les flots se firent d'huile immobile.
Puisque me voici qui reviens d'un autre tour des choses,
camarade en lumières de mes vieux désespoirs,
ineffable prophète des larmes qui tariront,
permettez que des ciels tout frais reflleurissent
sous mon front posé contre vos pieds
abandonnés un jour aux parfums de la courtisane.

Vous m'attendiez peut-être, à ce détour sombre.
La nuit a gravi les plus hauts sommets des nuages.
J'arrive fort tard, et non point par la vallée des songes.
Je n'ai marché, Seigneur, que par routes mauvaises
ma blessure et l'ordure alourdissaient mes pas...

Hôpital Saint François de Sales

Vendredi Saint, 1951

POEME DU VILLAGE PERDU

Le nouveau venu

Salut, beaux cavaliers qu'Erzulie même aimerait !
Salut, puissants lutteurs, protégés des dieux de Guinée !
Cavaliers, salut !
Lutteurs, salut !

*Dames, Salut !
Salut, la société !*

Le chœur

*Ami, salut ! Prends place parmi les forts !
Salut ! Ami ! Prends place parmi les beaux,
pour la lutte et pour la danse.
Nous avons besoin de ta valeur.*

Le nouveau venu

*Je ne danserai ni ne lutterai.
Mes bras sont lisses comme de jeunes couleuvres.
Nul bijou sacré ne renforce mes doigts.
Mon corps est pur comme le tronc du palmiste.
Je suis venu comme passe le vent,
comme s'égarerait la lune.*

Le chœur

*Oh ! Fainéant ! Fainéant, ho !
Regarde les forts aux muscles pleins de victoires,
et les femmes se pâmer au bras des beaux !
aye, aye, roi des fainéants !*

Le nouveau venu

*O vaillants de la montagne
et vaillants de la plaine,
s'il est un d'entre vous dont l'espoir est souvenirs,
un pour qui même rêver désormais est tourment,
dont les cheveux ont blanchi durant une agonie,
dont les os sont ruinés par la veille,
un qui a longtemps lutté
contre le lutteur qu'on ne voit pas
mais au corps pesant comme un tombeau,
s'il en est un qui tient sa case debout,
après que les poteaux ont été fauchés,
qu'il se dresse et vienne à moi !*

Le chœur

*Il en était un sur la falaise,
Un autre dans le village.*

Les prêtres ont emporté leurs dépouilles :
le regret avait calciné leur chair.
Salut, fils des dieux forts !
Bois à laalebasse des vaillants !
Prends le foulard des beaux !
Tu peux rire de nos bravades !

Janvier 1951

LUCIEN LEMOINE

MA CHANSON

Je dis les femmes qui sont blondes
Et puis les femmes qui sont brunes
Vos cheveux les plus beaux du monde
Et ton regard mon clair de lune

Je dis les femmes qui sont mortes
Et puis les femmes qui sont nées
Le vent qui vient rouvrir ma porte
Après le vent qui l'a fermée

Ne m'en veuillez pas vous austères
Compagnons de mâle détresse
la tendresse est si peu sur terre
Où rien ne vaudra ma tendresse

Et s'il faut dire ce qu'on pense
Avant le siècle des pensées
Et s'il faut dire son enfance
Avec ce qui l'a renversée

Elle est si frêle ,elle est si forte
Ma fixe étoile ou vagabonde
Elle est si vivante et si morte
Elle est si brune elle est si blonde

Je chante je ne puis me taire
L'amour n'en fût-il plus au monde
Ma douce amie ma réfractaire
Pour toujours pas une seconde.

PAIX

dans la paume des mains
le chaud de ton écorce
bien donné comme un sein

dans mes yeux demi-clos
entre mes cils dociles
je serre ton innocence
noir pollen

un oiseau qui n'a rien
que la chaleur du jour
et la paresse de l'amour
patiemment fait son nid dans tes cheveux.

LE VEILLEUR DE NUIT

moi je suis le veilleur de jour
le veilleur de nuit est mon copain
le veilleur de nuit rentre le matin
il passe il me dit bonjour
je lui réponds bonjour dans ma langue

je connais la consigne
ne pas parler au veilleur de nuit
éviter les ennuis

alors en passant
tout à fait en passant la mine d'une femme qui se rend à la messe
je glisse dans la main du veilleur de nuit heureux

main ouverte et qui attend
un grand paquet de rêves
pris sur ma pêche d'hier
pour qu'il les mange pendant son sommeil

TU AS DONNE UN SENS A MA VIE,
LA VIE A MES SENS

la femme qui dort dans mes yeux
depuis le temps d'une autre année

où je n'étais pas cet infirme
craignant la neige craignant le feu
craignant une poupée craignant un dé à coudre

autre temps autre poème
autre nuit autre rue à cinq heures
qui pareille à la destinée
marche couchée en mes liens
fuit et ne risque jamais
de quitter notre lit

autre temps autre douleur
autre nuit autre rue à dix heures
elle m'aimait j'aurais dû vous le dire
nous étions tous deux ensemble
nous étions tous deux ensemble,
nous savions rester ensemble
et je savais que tu me ressemblais
une femme est une femme
presque rien qu'une femme
presque rien que l'absence effrénée d'une autre femme
cette femme est ma femme
belle
elle est belle comme tu dis belle
elle est celle qui dort la nuit .
et qui marche le jour
celle qui fredonne
celle qui rit
celle qui tremble
quand elle a peur
et a chaud
quand il fait chaud

j'adore les jours où je t'ai connue
je cherche qui pourrait
me dire un autre jour
une autre valse un autre amour
je cherche qui pourrait
me dire la raison
des larmes ébloui
de me dire SON NOM

paris est beau je t'avais oubliée
paris est bon paris me rend tes charmes

RENE DEPESTRE

VIOLENCE

*Pourri le monde pourrie la chair pourrie la vie
pourrie toute chose vue pourrie toute chose entendue
pourris le bec des oiseaux la bouche des hommes
pourris le museau des femmes les ongles des bêtes*

*le vent de mes mots coupe l'air du monde
au-dessus des marais noirs au-dessus de toute putréfaction
Au-dessus des feuilles mourantes au-dessus des lèvres
brûlées
au-dessus des ailes enlevées au-dessus des membres tordus.*

*Voici des armes dans mes mains
voici des armes déployées dans l'eau courante de mes yeux
des armes hautes comme nos palmiers
des armes au cou des vautours sur la crête des syllabes
des armes à faucher l'ingrate moisson des ouvriers du sang*

*voici des hauts faits de tendresse
voici des hauts faits de crime Hauts faits de blessure
des hauts faits qui ouvrent la vanne des chances
à ceux qui portent en eux le fœtus d'une jeune récolte
à ceux qui n'ont point de crocs
à ceux dont la sève monte depuis la plante des pieds
jusqu'aux cheveux
à ceux des ombres Ceux des plaies Ceux des odeurs
putrides
à ceux-là la voie est libre et l'espace pur*

*voici la terre amputée de son écorce pourrie
voici venir la chair neuve et la joie neuve des cœurs*

24 Juillet 1946

JE NE VIENDRAI PAS

*Je ne viendrai pas ce soir
tisser au fil de ton regard
des heures d'abandon
de tendresse
d'amour.
Des camarades de bronze
ont convié ma jeunesse
à l'assaut de cette citadelle*

qui s'écroule.
Je ne viendrai pas
noyer ma tristesse
dans le flot tumultueux
de tes cheveux d'ébène
une étoile de pourpre luit à l'horizon.
Je ne viendrai pas
mirer mon fol espoir
dans le cristal
de tes prunelles sauvages
car quel sens donner
à nos baisers
à nos étreintes
à ce soir brûlant de fièvre
si notre amour reste indifférent
aux appels désespérés de la souffrance humaine.

NEANT

Mon cœur
lentement
en moi descend
Je le sens
dans mon ventre
Qui se remue
comme un petit chien
Et enfin
il s'est fixé
à mon genou
et à la place
restée vide
et béante
brille sous le soleil un dur caillou

MANUEL ILLUSTRÉ DE LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE
PAR PRADEL POMPILUS ET LES FRÈRES
DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

(Editions Henri Deschamps, Port-au-Prince 1961, 613 p.)

En mars 1960 le Ministère de l'Éducation Nationale a formé une commission de sept universitaires et écrivains haïtiens pour la préparation d'un Manuel de Littérature Haïtienne. Après de larges échanges de vue, deux des membres de la commission : M. Pradel Pompilus, ancien Directeur de l'École Normale Supérieure et le Frère Raphaël, de l'Institution Saint-Louis de Gonzague, soumièrent à leurs collègues un avant-projet qui fut approuvé et se virent chargés de la rédaction de l'ouvrage.

Dans une brève introduction les auteurs signalent le trait dominant de la littérature haïtienne : « Pris entre la nécessité d'imiter où leur éducation les accule et leur volonté d'être eux-mêmes, nos écrivains ont créé une littérature caractérisée plus fortement qu'aucune autre par la dualité des tendances, l'une qui la porte vers l'universel, le général, l'autre qui la porte vers la vie locale, l'histoire nationale et les aspirations propres à notre peuple... »

La suite du « Manuel » est divisée en cinq grandes parties : la première est consacrée aux pionniers, la deuxième et la troisième aux deux époques du romantisme haïtien, la quatrième à la génération de « La Ronde » et la cinquième à l'école indigéniste. Chacune d'elle se présente à la fois comme un précis d'histoire littéraire et comme un recueil de textes choisis. Les tendances de chaque école sont analysées avec clarté et précision, les écrivains jugés sans complaisance comme sans parti-pris, les extraits des différentes œuvres généralement bien choisis et bien présentés. De brefs questionnaires et des sujets de dissertation soulignent les préoccupations essentiellement pédagogiques qui ont présidé à l'élaboration de ce travail. Le livre néanmoins n'a rien de pédant ou de rébarbatif (il est d'ailleurs copieusement illustré de portraits d'écrivains, de belles photographies de paysages haïtiens et de scènes folkloriques) et je suis certain que, presque autant que les étudiants et les élèves, le grand public, en Haïti comme à l'étranger, pourra y trouver plaisir et profit.

CHRONIQUE

NOUVEAUX MEMBRES DE LA MISSION UNIVERSITAIRE FRANÇAISE

Six instituteurs français sont arrivés à Port-au-Prince au mois d'octobre dernier, venant de Paris. Ces maîtres, détachés par le Gouvernement français à l'Institut français d'Haïti, travaillent dans le cadre des Ecoles Normales primaires de Port-au-Prince ; ils dispensent un enseignement, entièrement pratique, dans l'Ecole d'Application qui fonctionne en annexe de l'Ecole Normale de Garçons que dirige le Frère Richard.

Les six membres de la Mission Universitaire Française sont les suivants :

—M. et Mme Pierre PILASTRE, qui, après cinq années d'école primaire en France, ont enseigné en Ethiopie de 1955 à 1960.

—M. et Mme Jacques GARMIER, qui ont commencé leur carrière d'instituteurs au Maroc en 1949, et sont restés jusqu'en 1960 au service du Gouvernement chérifien.

—M. et Mme André GAUTIER, instituteurs des Alpes Maritimes depuis 1949 et spécialistes des Ecoles de plein air depuis 1957.

Grâce à ces six instituteurs, dont la venue s'inscrit dans le cadre de la mission de M. Raymond LICHET, Inspecteur de l'Enseignement Primaire français, détaché à Port-au-Prince depuis 1960, l'Institut Français, qui jusqu'à présent collaborait avec le Département de l'Education Nationale sur le seul plan de l'enseignement supérieur, pourra être associé à l'effort entrepris par le Gouvernement haïtien pour donner aux futurs maîtres de l'Enseignement primaire toute la formation pratique désirable.

VISITE OFFICIELLE A PORT-AU-PRINCE D'UNE ESCADRE FRANÇAISE

Du 30 octobre au 2 novembre 1961, une escadre légère française placée sous les ordres du Vice-Amiral PONCET a fait escale à Port-au-Prince.

Cette escadre était composée des bâtiments suivants :

Escorteur d'escadre « CHATEAU-RENAULT » commandé par le Capitaine de Vaisseau Gardies.

—Escorteur d'Escadre « FORBIN » placé sous le commandement du Capitaine de Vaisseau Dupont.

—Escorteur d'Escadre « GUEPRATTE » commandé par le Capitaine de frégate Guion.

Le Vice-Amiral Poncet a rendu visite à L. L. E. E. Monsieur le Secrétaire d'Etat des Affaires Etrangères, Monsieur le Secrétaire d'Etat de l'Intérieur et de la Défense Nationale, au Chef d'Etat-Major Général des Forces Armées d'Haïti, et à Monsieur le Maire de la Ville de Port-au-Prince.

Un détachement de marins de l'Escadre a défilé pour se rendre au Mausolée de Dessalines et de Pétion et des couronnes de fleurs ont été déposées au pied de ces monumnts.

Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de France et Madame Charles Le Génissel ont offert une magnifique réception à l'occasion du passage de l'escadre légère, à laquelle prirent part de nombreuses personnalités du Gouvernement haïtien, des Forces Armées, du Corps Diplomatique, de la Presse. Un spectacle folklorique de choix a été présenté aux invités par la Troupe Bacoulou.

Avant de lever l'ancre le Vice-Amiral PONCET a tenu à offrir une soirée d'adieu à bord du « Château-Renault ».

Cette soirée a connu le plus vif succès.

PASSAGE A PORT-AU-PRINCE DE M. ET MME HEGELBACHER

Monsieur HEGELBACHER, Directeur Adjoint des Enseignements élémentaire et complémentaire au Ministère de l'Education Nationale et Madame HEGELBACHER, Directrice d'Ecole à Paris, ont fait un séjour touristique en Haïti à la fin du mois de juillet. Ils se sont déclarés enchantés de leur séjour et gardent d'Haïti le souvenir le meilleur.

SEJOUR DE M. JACQUES TREILLARD

Monsieur Jacques TREILLARD, Professeur agrégé de Droit privé à la Faculté de Droit de Bordeaux a séjourné en Haïti du 19 au 26 novembre 1961. Il a donné une série de cours-conférences à la Faculté de Droit de Port-au-Prince :

Mardi 21 novembre à 7 hres 30 p. m. : *Les Rapports contemporains du droit pénal et de la criminologie.*

Mercredi 22 nov. — Jeudi 23 nov. — Vendredi 24 nov., à 7 hres 30 p. m. : *Le caractère autonome du droit pénal par rapport aux autres branches du Droit.*

Samedi 25 nov. à 5 hres p. m. : *La violence comme vice du consentement en Droit comparé.*

Un déjeuner en l'honneur du Professeur TREILLARD a été donné par S. E. Monsieur Charles Le Génissel, au Manoir des Lauriers. A ce déjeuner assistaient plusieurs personnalités universitaires de Port-au-Prince.

SEJOUR DE M. PIERRE DENOIX

Monsieur Pierre DENOIX, Chirurgien des Hôpitaux de Paris et Directeur de l'Institut du Cancer Gustave Roussy, venant d'une Mission culturelle en Amérique du Sud, a donné une conférence à la Faculté de Médecine de Port-au-Prince, le 1er décembre 1961.

Cette conférence a eu pour titre : « *L'organisation des Centres anticancéreux français* ».

Son Excellence Monsieur Charles Le Génissel a donné un déjeuner en l'honneur du Professeur DENOIX, le vendredi 30 décembre, auquel assistaient plusieurs personnalités du monde médical haïtien.

CÔNFERENCES DE L'INSTITUT FRANCAIS / EN PROVINCE

A PORT-DE-PAIX

25 novembre 1961 :

Monsieur Daniel DOMISSY, Professeur agrégé de Mathématiques : « *De la Terre à la Lune* ».

Présentation de Me. Alcindor, Avocat, Professeur au Collège Notre-Dame de Lourdes à Port-de-Paix.

1er décembre 1961 :

Monsieur Raymond LICHET, Inspecteur de l'Enseignement Primaire : « *Situation actuelle de l'enseignement du premier degré* ».

AUX CAYES

8 décembre 1961 :

Monsieur Robert CORNET, Professeur agrégé de Sciences naturelles : « *Les hommes fossiles et l'origine de l'humanité* ».

Présentation par le Dr. Larrieux, Président du Club Juvénia.

Monsieur Georges-Marie CHENU, Secrétaire de l'Ambassade de France : « *L'Afrique noire d'expression française* », sous la présidence de Mgr Collignon, Evêque des Cayes.

COMITE FRANÇAIS DE L'ELEGANCE

Une réception en l'honneur du Comité Français de l'Elégance a été offerte par S. E. Monsieur l'Ambassadeur de France et Madame Le Génissel en leur résidence au Manoir des Lauriers le 12 décembre 1961.

DECORATIONS

Messieurs Max BISSAINTHE et Jean FOUCHARD ont reçu du Gouvernement français la distinction d'Officier des Arts et des Lettres.

A l'occasion de la remise de cette décoration aux deux intellectuels haïtiens, le 28 décembre 1961, Son Excellence Monsieur Charles Le Génissel, Ambassadeur de France en Haïti, a offert une réception au Manoir des Lauriers et a prononcé une allocution dont nous nous permettons de reproduire quelques passages :

« C'est la première fois que cette distinction est décernée en Haïti et nul, me semble-t-il, n'était plus digne de la recevoir que Max BISSAINTHE et Jean FOUCHARD qui, chacun dans sa sphère, ont honoré par leurs travaux, tant les lettres haïtiennes que les lettres françaises. Est-il d'ailleurs besoin de faire cette distinction entre les deux littératures et les écrivains de ce pays n'ont ils pas illustré la langue française au même titre que leurs confrères nés en France ?

Pourrait-il y avoir de meilleure occasion que celle d'aujourd'hui pour rappeler combien la culture française doit aux Lettres haïtiennes et combien elles s'est enrichie des grâces d'un style qui est propre aux hommes de ce pays ? L'énumération serait trop longue — et sans doute injuste parce qu'incomplète — de tous ceux qui depuis la période coloniale jusqu'à nos jours ont porté le flambeau des lettres sur cette terre haïtienne. N'est-ce pas justement l'un des mérites de Jean FOUCHARD d'avoir fait revivre dans son œuvre la voix de ces hommes nés dans l'esclavage et qui malgré les contraintes et les interdictions ront ils étaient victimes ont su exprimer dans une langue pittoresque et émouvante leur attachement à la culture et leur vocation à la dignité d'hommes libres ? N'est-ce pas d'autre part le mérite de Max BISSAINTHE d'avoir fait avec tant de soin et de patriotisme la nomenclature de tous les talents qui se sont révélés sur cette terre haïtienne depuis son indépendance ?

En terminant Son Excellence a affirmé :

A vrai dire, en honorant aujourd'hui Max BISSAINTHE et Jean FOUCHARD, la France veut rendre un reconnaissant hommage à toute cette élite d'Haïtiens qui maintiennent si haut leur tradition culturelle et qui servent avec passion cet idéal d'humanisme dont naissent les plus grandes civilisations.

Répondant à Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de France, Monsieur Max BISSAINTHE a dit :

Il est difficile de remercier la France. On craint même, à le faire, de paraître fastidieux, tellement ses qualités et beautés ont été chantées par les plus grands esprits : Goethe, Heine, Pirandello, Boccace, Dostoïevsky, Pouchkine, Gabriela Mistral, Keats, Edgard Poë, j'en passe. Certaines vérités premières ne peuvent être contestées, la précellence de la culture française, par exemple. Et, même après des voix aussi autorisées, comment pourrions-nous aujourd'hui résister au vif plaisir de rappeler que, de Montaigne, Maître François Rabelais, Estienne à France, Bergson, Maritain, en passant par Fontenelle ou Voltaire, Montesquieu et Rousseau, de René Descartes, Malebranche à Camus, Valéry ou Malraux, il s'est formé sur les bords de la Seine ou de la verte Loire une tradition d'humanisme, une pensée ouverte, un goût difficile et sûr, le culte de la beauté, des qualités d'ordre, de mesure, de grâce et de clarté qui font de votre patrie — me permettez-vous de dire : de notre patrie ? — une grande puissance universelle. »

Il évoqua avec beaucoup d'érudition et de charme son expérience parisienne :

« Vous voyez que je ne chante pas votre terre natale selon la méthode ordinaire, en évoquant les boulevards ou la Place Vendôme, l'Orangerie ou la Sainte Chapelle, l'extraordinaire Musée du Louvre, avec son antique salle des dieux barbares, l'adorable sourire que Léonard imagina et la Victoire de Samothrace, cause d'un grand frisson dont je me souviens encore. Je laisserai à de plus qualifiés le plaisir de dire la verte beauté des marronniers du Bois et le charme aérien de cette Marseillaise où Rude dit le chroniqueur, fit passer le souffle du génie ; mais je garderai pour moi les vieilles boîtes de livres et les gravures le long des quais de la Seine, le Quai Malaquais, le jardin du Luxembourg, les vieilles rues du Quartier : la rue Mouffetard, chère à Tristan Corbière, la rue St-Jacques où rôdent toujours les ombres de Jacques Tournebroche et de Catherine la Dentelière, la rue de Seine où, certain jour, de respectueux titis voulurent bien s'enquérir des nouvelles de ma grand-mère, la Rue Bonaparte, l'impasse des Deux Anges, combien d'autres ! Et je n'oublierai pas les cafés où Verlaine et Laforgue dirent

leurs vers et où, maintenant encore, artistes et snobs, grands écrivains et zazous se battent à coups d'idées étranges et merveilleuses.

*
* *

SOUTENANCE DE THESE

Monsieur Pradel POMPILUS a soutenu à l'amphithéâtre de la Sorbonne, le samedi 9 décembre 1961, une thèse de doctorat qui lui a valu le titre de Docteur ès-lettres avec la mention Très Honorable, la plus haute que décerne l'Université de Paris.

M. Pradel POMPILUS a présenté deux thèses. La thèse principale avait pour titre « La langue française en Haïti » et la thèse complémentaire « Le lexique du créole d'Haïti ».

Trois cents assistants, en majorité Haïtiens, Martiniquais, Guadeloupéens étaient venus à l'amphithéâtre Liard, intéressés par le sujet des thèses de M. Pradel Pompilus.

S. E. Monsieur Pierre Merceron, Ambassadeur d'Haïti à Paris, ainsi que le Consul d'Haïti et Mme Paul Estimé et M. François Guillaume étaient également présents à cette soutenance.

Commencée à 1 h. 30, elle prit fin à 6 h. 30 par ces paroles du Président du jury : « M. Pompilus, le jury, après avoir lu vos travaux et vous avoir entendu dans leur défense, décerne à vos thèses la mention Très Honorable ».

La revue « Conjonction » et l'Institut Français d'Haïti félicitent chaleureusement M. Pradel Pompilus pour ses remarquables travaux de linguistique heureusement couronnés par le plus haut grade universitaire français.

LA MAISON RODOLPHE CASTERA

a dans ses rayons de vente tout un assortiment d'Articles :

MACHINES A ECRIRE

ET A CALCULER « EVEREST »

CALCULATRICES « DIEHL »

CAISSES ENREGISTREUSES « SWEDA »

Elle possède un Atelier de réparation de machines de Bureau de tous genres et de toutes dimensions.

Rue Pavée No. 47 — Boîte Postale No. 952

Tél. 2040 — Port-au-Prince, Haïti, W. I.

RODOLPHE CASTERA

Distributeur exclusif pour Haïti.

AIR FRANCE

rapproche et prolonge vos vacances



Le tourisme aérien en 1961 est placé sous le signe des Jets.

Caravelle et Boeing « Jet intercontinental » vous conduiront en quelques heures — ou en quelques dizaines de minutes — vers vos vacances. Aucune heure perdue. Des croisières reposantes, agréables et confortables mettent le tour du monde aux portes de chez vous. Assurez-vous des vacances totales, bénéfiques de la première à la dernière minute. Circuits touristiques, séjours de vacances, voyages individuels ou voyages en groupe, la mer, la montagne, les lieux historiques, les villages pittoresques, les plus beaux paysages, les sites et points de vue réputés, le repos, la détente, le sport... Quels que soient vos goûts, le tourisme aérien AIR FRANCE vous assure les plus belles vacances du monde.

AIR FRANCE

BOEING « INTERCONTINENTAL » ET CARAVELLE,
LES DEUX MEILLEURS JETS SUR LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE



Haiti

**L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES**

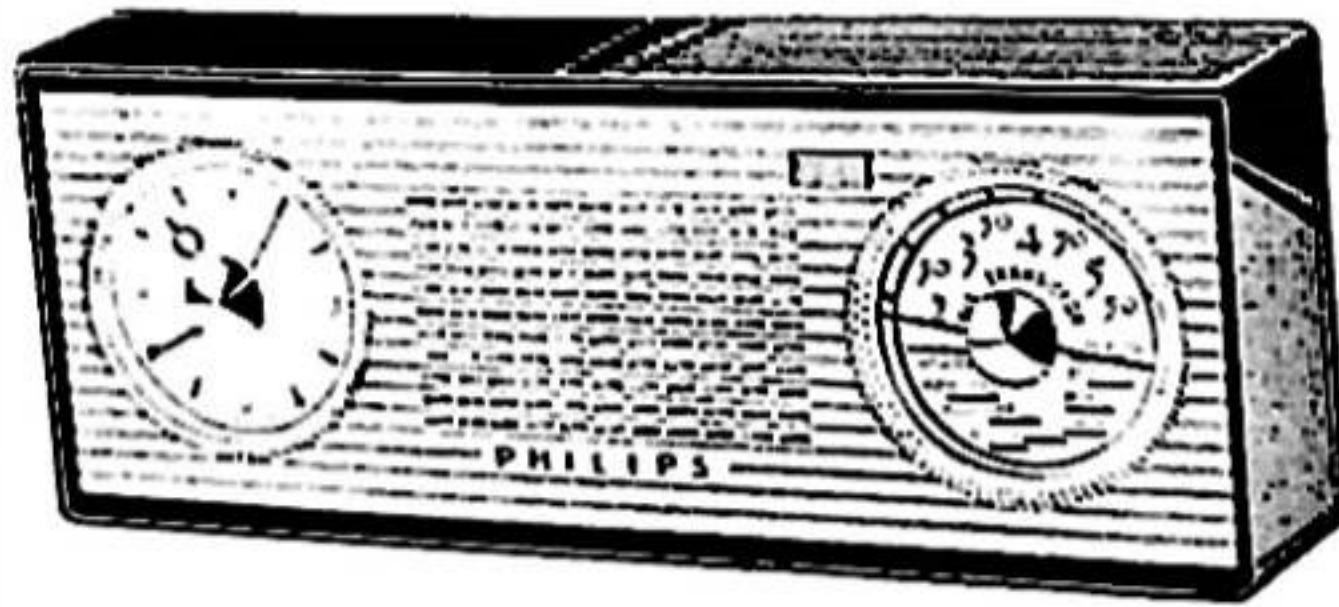
*Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne.
Des excursions toujours intéressantes :*

HAITI

**La République de langue
française du Nouveau
Monde**

**Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haïti**

**Haiti Tourist Information Bureau
30 Rockefeller Plaza, New York 20, N. Y.**



Curaçao Trading Co.

Rue Pavée

RADIO PHILIPS



GIBSON

REFRIGERATEUR

FREEZER

AIR CONDITIONNE

POUR

GIBSON

JEAN-CLAUDE BORNO,

RUE DU CENTRE & ROUX, 141.

TELEPHONE 3775

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

BANQUE

NATIONALE

DE LA

REPUBLIQUE
D'

HAITI

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau service de :

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux États-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDÉPENDANCE

ET EN TOUTE SÉCURITÉ

AVEC DISCRÉTION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE...
et votre PATRONAGE.

DUNBRIK

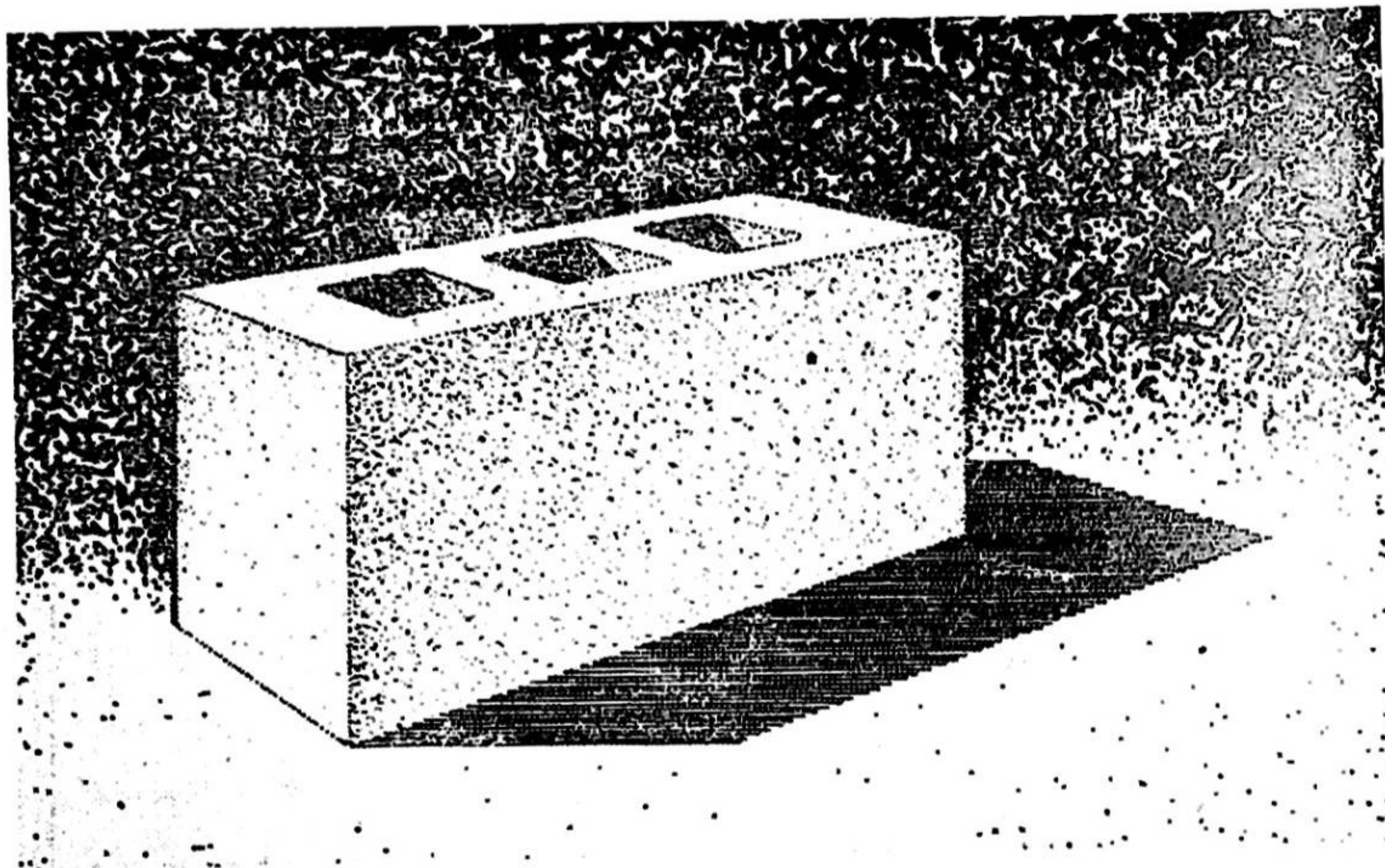


Fig. 5

Bloc de Coin 15x20x40

Très pratique dans les murs de 15 cm. pour les angles, les jambages et les encadrements où les encoches ne sont pas nécessaires.

ADOLF ABRAHAM

Employez régulièrement STILBEPAN et vous constaterez son action efficace ; STILBEPAN non seulement donne un nouvel éclat à vos cheveux, mais en arrête aussi la chute.

Vous trouverez toute la gamme des produits STILBEPAN dans toutes les Pharmacies.

Stilbepan Shampoo — Stilbepan Crème — Stilbepan Lotion

ADOLF ABRAHAM
distributeur exclusif pour Haïti
Rue Traversière No. 42
P. O. Box : 1064

AUX ETABLISSEMENTS PIERRE-ANTOINE

19, Rue Bonne Foi, Port-au-Prince

GRAND CHOIX D'ARTICLES FRANÇAIS

(porcelaine de Limoges, argenterie, articles pour cadeaux et utilitaires)

NOUVEAUTES PARISIENNES

TOUS LES LIVRES ET PUBLICATIONS pour MEDECINS, DENTISTES, PHARMACIENS, VETERINAIRES, INFIRMIERES et LABORATOIRES ;
TOUT LE MATERIEL NECESSAIRE à ces PROFESSIONS. **ARTICLES RELIGIEUX**

La Cigarette Haïtienne
qui a fait ses preuves
SPLENDID

DISTRIBUTIONS

NADAL & Co.

MEILLEURS PRODUITS

D'ÉTANCHEITE

En vente chez

REINBOLD COFFEE, S. A.



ÉTANCHEMENT ABSOLU



IMPORT

RETAIL

EXPORT

FISHER ART & CURIO SHOP

53 - 55 RUE DU QUAI

TELEPHONE : 3145

PARFUMERIE FRANÇAISE

ARTICLES EN ACAJOU, SISAL, ECAILLE
VINS ET COGNACS FRANÇAIS

REINBOLD

COFFEE EXPORT IMPORT, S. A.

REGIE DU TABAC

Voila enfin ces

Cigares merveilleux

COURONNE

PALME

VEVEY

POPULAIRE

CREME

DU NOUVEAU A LA MAISON DESCHAMPS

POUR VOS DOCUMENTS, IMPRIMES DE TOUTES SORTES,
UN APPAREIL-PHOTO-COPIE DES PLUS PERFECTIONNES.

La précision qui le caractérise donne à ses reproductions une netteté qui plaira et étonnera à la fois. Aussi c'est, confiants, que nous attendons les clients les plus difficiles.

En outre, la livraison de tout travail sera immédiate, nous voulons dire qu'il sera remis dans un délai de 2 heures.

Comme toujours, A VOTRE SERVICE !

SHEAFFER

*L'aristocrate des plumes-fontaines
de qualité*

EN VENTE
A LA MAISON

RUE BONNE FOI

PORT-AU-PRINCE

G. Gilg

**PHARMACIE
SEJOURNE**

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

**LABORATOIRE
D'ANALYSES**

Laboratoire de préparation
d'ampoules stérilisées –
Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT



Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince

Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA

FRAICHEUR BIENFAISANTE

D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

TELEPHONE : 2092

BOUCARD & Co. — DISTRIBUTEURS

LE CIMENT D'HAÏTI

SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de \$ 2.000.000.00

SIEGE SOCIAL : Rue Dantès Destouches
Port-au-Prince.
Téléphone : 3246

USINE à Fond Monbin, Commune de Cabaret.

CHAUSSURES

HAÏTI S. A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

ÉCOLE SAINT JEAN de DIEU Ruelle Saint Alexandre No. 14

*Dirigée par Mademoiselle SIMONE BOSTON
Institutrice de 27 ans de carrière*

Offre son service à tous les parents soucieux de l'éducation
religieuse et morale de leurs enfants,
de la *Classe Maternelle* au *Certificat d'Études primaires*.

SOCIÉTÉ ANONYME DARBOUCO

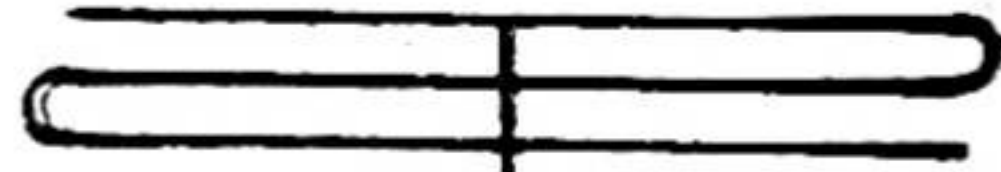
185, Rue du Quai,

Port-au-Prince, Haïti,

Téléphone No. 2310

Équipement et Fournitures Agricoles
Tracteurs Diesel « COCKSHUTT »
moteurs Diesel « BERNARD-MOTEURS »
Charrues RANSOMES
Séchoirs à Café ADS
SEMENCES KEYSTONE
Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY
Plaques fibro-ciment ETERNIT pour toiture, plafond et cloison
Plaques fibro-ciment ETERNIT pour revêtement de parois d'office et de
salle de bain, buffets d'évier, dessus de tables et comptoirs.

TÉLÉ-HAÏTI



**C
A
N
A
L
5**

COMPAGNE FIDÈLE
VOTRE SERVICE
UIT ET JOUR
PPORTANT
A JOIE AU FOYER
Heures par Jour

BANQUE POPULAIRE
COLOMBO-HAÏTIENNE

Capital : Gdes 5.000.000.00

EPARGNANTS,

Faites fructifier votre argent dans un compte d'Epargne à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAÏTIENNE.

**COMMERÇANTS,
INDUSTRIELS,**

pour toutes vos opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, adressez-vous à la BANQUE POPULAIRE COLOMBO-HAÏTIENNE.



AVIS AUX PARENTS

Pères et mères de famille, prenez au sérieux la formation Intellectuelle, Chrétienne et Civique de vos enfants. En faisant choix d'une école dénommée : l'« Ecole Révérend Père Richard » qui fournit à ses élèves la base d'une méthode pratique. Retenez ces quatre lettres : « E. R. P. R. ».

Ils seront Exacts, Religieux, Prompts, Raisonnables à l'«Ecole du Révérend Père Richard».

Adresse : Grand'Rue, No. 620, Port-au-Prince, Haïti
Keller FAUSTIN, Directeur

*Crayons
à lèvres*

Dior

*et les
produits
de Beauté*

ORLANE



La Belle Créole

